This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

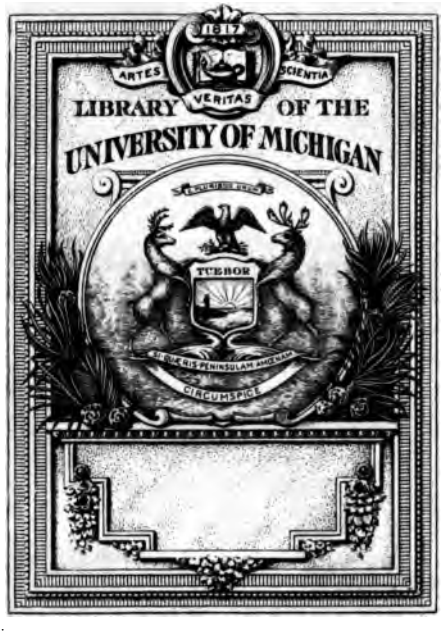
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PARIS.—IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

LE BOURGEOIS DE GAND,

OU

LE SECRÉTAIRE DU DUC D'ALBE;

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. HIPPOLYTE ROMAND.

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 21 MAI 1838.

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1838

Dauthon
Lauw. Dum. Id.
Rum. Dept.
2-8-34

L'argument principal, le fond véritable de cet ouvrage, c'est la lutte du père et du citoyen, de la famille et de la patrie, dans un Belge du seizième siècle. Sous ce rapport, cette pièce relève de la tragédie des *Horaces*; sans aucune comparaison ambitieuse, c'est, avec les développements du drame moderne, une étude de caractère dans le même genre; avec cette différence que l'orgueil civique, ce dieu païen des héros de Rome, est remplacé, chez notre Belge, par le dévouement, sentiment plus sublime et plus chrétien.

De nos jours, beaucoup de principes sociaux ont été détruits, beaucoup de liens moraux ont été brisés; deux choses du moins existent encore, tenaces et puissantes, la famille et la patrie. C'est sur ces deux immua-

bles fondements de la société que ce drame repose.

D'un autre côté, la plus grande plaie de l'époque, c'est l'égoïsme ; le remède, le contre-poison de l'égoïsme, c'est le dévouement : sous ce rapport, cette pièce essaie de répondre aux exigences, aux besoins de l'époque.

Aux époques de rénovation sociale comme la nôtre, au seizième siècle comme au dix-neuvième, quand un souffle nouveau vient remuer et mêler toutes choses, les institutions et les hommes, les idées et les passions, il s'établit souvent des luttes étranges, des guerres intestines, non-seulement au sein de la famille, mais même au cœur de l'homme, entre les sentiments et les idées qui composent l'âme humaine. Alors, des drames sublimes, des suicides intérieurs, des vertus farouches et des crimes héroïques : les instincts de famille et les sentiments patriotiques qui, dans les temps ordinaires, vont ensemble et se tiennent unis comme des frères, se révoltent les uns contre les autres, et se heurtent souvent dans une même poitrine; et le cœur de l'homme fort devient quelquefois comme

un autel secret où la passion de l'idée et la volonté de l'esprit consomment des sacrifices inouïs aux dépens de ce qu'il y a de plus tendre, de plus légitime, de plus sacré dans les sentiments humains. Ce n'est pas après les cinquante années de douloureuse expérience qui viennent de s'écouler, qu'il est nécessaire de démontrer combien cette donnée psychologique est frappante de vérité et palpitante d'intérêt.

Il m'a paru curieux et utile à la fois de la développer dans une action dramatique, de creuser à fond une situation pareille et d'exposer sous toutes ses faces un tel caractère. Pour jeter de l'intérêt sur mon héros, pour corriger ce qu'il y a d'immoral dans l'exemple de sa vie, pour racheter, en un mot, le côté criminel de son œuvre, j'ai cru devoir lui donner le double baptême d'un dévouement volontaire et d'une fatalité providentielle.

Quelques critiques prévenus ont cru voir dans ma pièce une œuvre de prédication révolutionnaire. C'est se méprendre étrangement et sur les intentions de l'auteur et sur la portée de l'ouvrage. Est-ce ma faute à moi

si, dans l'histoire comme dans le drame, les peuples se soulèvent quelquefois contre l'oppression et l'invasion étrangère? Et suis-je responsable des nombreux rapprochements qu'on peut faire entre le seizième siècle et le nôtre? — Le temps n'est plus des pièces à allusions politiques : désormais on doit fonder le drame historique sur des analogies sociales. Aujourd'hui que tout ce qui est homme s'occupe de choses visibles, que tout ce qui est grand regarde au ciel, il faut que le drame aussi suive les tendances spiritualistes de l'histoire et de la philosophie. Assez longtemps notre théâtre a été livré aux luttes scandaleuses de la passion égoïste et brutale contre les lois imprescriptibles de la société; il serait d'un meilleur exemple et d'un plus grand effet peut-être d'y faire voir les passions enthousiastes, généreuses, dévouées, aux prises, soit avec elles-mêmes, soit avec la lettre du devoir et de la morale, soit avec les obstacles qui les environnent...

C'est évidemment aux inspirations élevées dont ce drame témoigne, que *le Bourgeois de Gand* doit un succès auquel l'inexpérience d'un auteur à son début ne pouvait

pas prétendre. En présence des nombreuses marques de sympathie que prodiguent à cet ouvrage toutes les classes de spectateurs, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la critique. Le public a mis dans ses arrêts plus de bienveillance que de justice; la critique ne pouvait pas, ne devait pas faire comme le public. La plupart des reproches qu'on a adressés à ce drame me paraissent malheureusement trop fondés; et, loin de chercher à les contredire, je tâcherai, à la première occasion, de mettre à profit les remontrances de mes confrères — les feuilletonistes.

Deux mots encore sur le caractère capital de mon drame et le cadre historique où je l'ai placé. Ce qu'il y a de paradoxal dans la donnée de Vargas, je ne l'ignore ni ne le nie. Mais je proteste contre l'analyse infidèle de certains journaux qui l'ont rendu tout à fait absurde. Où a-t-on vu que Vargas poussait, par patriotisme, à la proscription de ses concitoyens? S'il cherche par tous les moyens à provoquer la révolte des Flandres, n'est-il pas la providence cachée des opprimés et des malheureux? n'est-ce pas lui qui sauve le

prince d'Orange? et que ne fait-il pas pour sauver le comte d'Egmont? Il ne se prête aux mesures de rigueur que pour les rendre odieuses; il ne trempe les mains dans les crimes du pouvoir que pour en faire des fautes irréparables. Et c'est ainsi que, patriote dévoué et martyr méconnu, il fait de l'oppression une chose abominable, et de l'indépendance une chose nécessaire. Si j'avais pris mon héros au début de son œuvre, et que je l'eusse montré travaillant pendant vingt années à sa mission d'opprobre et de dévouement, j'aurais peint un caractère absurde, impossible. Mais, en le prenant à la fin de sa carrière, arrivé où il est moitié volontairement, moitié fatalement, et profitant de sa position pour couronner ses vieilles et opiniâtres convictions de patriote, j'ai pu illuminer toute sa vie antérieure au flambeau de sa pensée actuelle, et donner à tout son passé la sanction d'un fait et d'un moment suprêmes. Eh, mon Dieu! ouvrez l'histoire, et voyez si ce n'est pas ainsi qu'on juge à distance tous les hommes supérieurs dans le bien ou dans le mal. Les grands hommes sont les instruments, inintelligents pour la plupart, de

l'œuvre sociale et de la pensée divine. Eh bien! quand le grand homme n'est plus, lorsque l'œuvre est accomplie et que la pensée est devenue manifeste, la justice partiale de l'histoire, la conscience enthousiaste des masses attribuent à l'intelligence et à la volonté de l'instrument toute la compréhension de l'idée divine, toute la gloire du fait providentiel. Sans remonter au delà d'un demi-siècle, que d'exemples ne pourrait-on pas citer à l'appui de cette interprétation!

Quant au cadre où j'ai placé la figure principale de mon drame, et aux personnages que j'ai groupés autour d'elle, j'ai tâché d'être aussi fidèle que possible à l'esprit, sinon à la lettre de l'histoire. La révolte des Flandres fut une guerre nationale plutôt qu'une guerre religieuse; cela est bien prouvé aujourd'hui. J'ai relégué à dessein, sur le second plan, plusieurs personnages importants dans l'histoire; j'ai peint les uns de face, les autres de profil; il en est dont je n'ai dessiné qu'un seul trait. J'ai étudié le duc d'Albe à travers les passions du peuple opprimé; ce n'est pas là de la vérité historique, mais c'est, je crois, de la vérité théâtrale. J'ai entrevu Guillaume

le Taciturne avec les préventions de la Belgique actuelle. C'est à bon escient que j'ai placé l'insurrection flamande dans la bourgeoisie et les antipathies nationales, entre le martyre du comte d'Egmont et l'ambition du prince d'Orange. Enfin, j'ai voulu faire de mon héros le type du peuple belge à cette époque, le résumé vivant des diverses phases de la bourgeoisie flamande au seizième siècle, sous la domination étrangère. Aujourd'hui que l'on veut que le drame soit symbolique comme l'épopée, je pourrais peut-être, sans trop d'efforts, révéler quelque mythe caché sous la partie fabuleuse de cette composition : mais je m'arrête. J'aime mieux que le public — ou le lecteur — trouve dans mon œuvre des choses que je ne lui ai pas annoncées, que de l'exposer à y chercher en vain ce que je lui aurais promis.

8 juin 1838.

LE BOURGEOIS DE GAND,

OU

LE SECRÉTAIRE DU DUC D'ALBE.

PERSONNAGES.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
FERDINAND ALVARÈS DE TOLÈDE, duc d'Albe, gouverneur des dix-sept provinces de la Belgique, général de la Sainte-Inquisition (60 ans environ).		MM. DELAFOSSE.
D. LUIS, marquis de Las Navas, fils unique du duc (22 ans).		MAILLARD.
D. JUAN, comte de Vargas, secrétaire intime du duc (50 ans).		LOCKROY.
ISEULT, nièce de la baronne de Berghes (16 ans).		Mlle NOBLET.
HENRI LAMORAL, comte d'Egmont, prince de Gâvre.		MM. REY.
GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange.		BREVANNE.
LE COMTE DE LOWVENDÉGHEM,	nobles Belges.	GUYON.
LE COMTE DE WINCHESTRE,	nobles Belges.	MATHIEU.
LE MARQUIS DE BERGEN,	nobles Belges.	MONLAUR.
LE SIRE DE BRÉDÉRODE,	nobles Belges.	ALEXANDRE.
GIDOLPHE, bourgeois de Bruges.		ARSÈNE.
JETTER, domestique du duc.		ACHILLE.
JÉRONIMO.		L. MONROSE.
UN HUISSIER.		LEFÈVRE.
Juges, Gardes, bourgeois, etc.		

La scène se passe à Bruxelles en 1568.

ACTE PREMIER.

Dans le palais des ducs de Brabant, à Bruxelles; salon tapissé de velours oriental et décoré de glaces à facettes; sur les lambris, les armoiries de Bourgogne et d'Autriche.

L'appartement est carré; au fond une grande porte d'entrée, style ogive; de chaque côté de la porte, deux immenses rideaux masquant deux ouvertures, qui, avec la porte du milieu, occupent tout le fond de la scène.

A gauche, il y a une cheminée ogive, puis, en remontant, une porte latérale; à droite, une fenêtre ogive, à vitraux coloriés, puis une porte même style : des deux côtés de la scène, sur le devant, une table; sur celle de droite, une écritoire et des papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARGAS, D. LUIS.

VARGAS.

Il entre par la porte du fond, pose son épée et sa toque sur un siége, puis, avançant en scène, il aperçoit D. Luis endormi dans un fauteuil placé auprès du bureau de droite.

D. Luis!... Mais, je crois qu'il dort. Heureux jeune homme! il ne sait pas encore ce que c'est que l'insomnie. Pour une heure de ce bon sommeil, le duc d'Albe, son père, donnerait la plus belle de ses victoires; et que ne donnerais-je pas, moi, qui n'ai plus de gloire pour bercer mes souvenirs, ni plus de fils pour rajeunir mes espérances.

On frappe trois coups à la porte de gauche.

Je m'oubliais... ceci me rappelle à moi-même.

Il va ouvrir.

SCÈNE II.

JETTER, VARGAS, D. LUIS.

VARGAS, montrant D. Luis qui dort.

Parle bas.

JETTER.

Le comte d'Egmont est arrivé cette nuit à Bruxelles.

VARGAS.

Je le savais avant toi. — Où l'as-tu rencontré?

JETTER.

Sous le porche de son hôtel.

VARGAS.

Et tu lui as remis ma lettre?

JETTER.

Il n'a pas voulu la recevoir.

VARGAS.

Pourquoi cela?

JETTER.

Il m'a reconnu pour être au service de D. Juan de Vargas, et il s'est rappelé que mon maître connaît le secret des lettres empoisonnées qui tuent ceux qui les ouvrent.

VARGAS.

Il fallait l'ouvrir toi-même.

JETTER.

Vous m'aviez enjoint de ne la remettre qu'à lui seul, et je pouvais craindre...

Vargas le regarde fixement.

Au surplus, il a ajouté qu'il n'y avait rien de commun entre le comte d'Egmont et le comte de Vargas.

VARGAS *.

Cette lettre.

Jetter lui remet une lettre ; il l'ouvre et va la brûler à une lampe placée sur la cheminée ; puis il éteint la lampe.

JETTER.

Avant une heure, vous pourrez lui parler vous-même ; il s'apprête à se rendre à la conférence du duc d'Albe.

VARGAS.

Oui, c'est cela.

JETTER.

Quant au prince d'Orange, il paraît qu'on ne l'y verra point.

VARGAS.

Qu'en sais-tu ?

JETTER.

Depuis deux jours on ne sait ce qu'il est devenu. Les uns prétendent qu'il est allé rejoindre son frère Louis de Nassau, et soulever contre la domination espagnole les provinces dont il était gouverneur ; les autres...

VARGAS.

Les autres ?

JETTER.

M. le comte se rappellera que ce n'est pas moi qui parle...

VARGAS.

Achèveras-tu ?

JETTER.

Les autres disent tout bas que c'est la police,

* Les personnages sont placés de gauche à droite dans l'ordre indiqué au commencement de chaque scène ; quand le mouvement de la scène les fait changer, un astérisque au bas de la page en prévient ; ici, par exemple, l'ordre est ainsi : Vargas, Jetter, D. Luis.

dont vous êtes le chef, qui a fait disparaître le prince d'Orange...

VARGAS.

Des bruits absurdes! Jetter. — Ne les répétez à qui que ce soit, — ou sinon... vous savez ce que je suis.

JETTER.

Secrétaire du duc d'Albe.

VARGAS.

Et quoi encore?

JETTER.

Vice-président du conseil des troubles.

VARGAS.

Appelé tribunal de sang. — Ne l'oubliez pas. — Le marquis se réveille... Sortez.

Il referme la petite porte de gauche sur Jetter.

SCÈNE III.

VARGAS, D. LUIS.

D. LUIS, s'éveillant.

Ha! peste soit du carillonneur qui trouble mon sommeil! que le remords sonne ainsi le tocsin dans sa conscience, et je gage la meilleure de mes nuits qu'il ne dormira guère.

VARGAS.

Bonjour, D. Luis, et merci du souhait.

D. LUIS.

M. de Vargas!

VARGAS.

Qui désormais se gardera bien d'assister à vos prières du matin.

D. LUIS.

Qui, du moins, avant de m'éveiller, aura soin de me demander si je ne fais pas quelque joli rêve.

VARGAS.

Aujourd'hui je ne puis vous le demander qu'après.

D. LUIS.

Raison de plus pour que je vous réponde.

VARGAS.

J'écoute.

D. LUIS.

Mais, D. Juan, vos rêves à vous se teignent dans votre encrier; comprendriez-vous les miens qui sont couleur de rose?

VARGAS.

Dites toujours, D. Luis; ne vous apercevez-vous pas que je m'intéresse à tout ce qui vous regarde? Et puis, je vous serai peut-être utile : si, comme Daniel, j'expliquais votre rêve?...

D. LUIS.

En effet, du temps des Juifs, vous eussiez passé pour prophète; il y a cent ans qu'on vous eût brûlé comme sorcier, et aujourd'hui je vous prends pour confident.

VARGAS.

Eh bien?

D. LUIS.

Je poursuivais en songe une femme, un ange; et voilà qu'au réveil je trouve...

VARGAS.

Un démon, n'est-ce pas?

D. LUIS.

Mais je me rappelle... ce n'est pas en rêve seulement...

VARGAS.

Que vous avez vu l'ange? où donc encore?

D. LUIS.

Au sermon, il y a deux jours; au bal, hier soir;

en souvenir, ce matin : oui, ce sont bien ses traits, c'est la charmante Iseult...

VARGAS.

Iseult ?

D. LUIS.

Que mon cœur poursuivait à l'instant, quand je me suis heurté à votre face de magicien.

VARGAS.

Iseult, avez-vous dit ?

D. LUIS.

Jeune enfant de seize ans qui n'a pas encore bégayé le doux nom d'amour.

VARGAS.

N'a-t-elle pas la grâce et la fraîcheur d'une Flamande?

D. LUIS.

Avec les cheveux et les yeux noirs d'une Espagnole.

VARGAS.

Vous l'avez vue au sermon?

D. LUIS.

Du révérend Vasquez.

VARGAS.

Au bal?

D. LUIS.

Du marquis de Sandoval.

VARGAS.

Seule?

D. LUIS.

Avec une duègne centenaire, l'hiver en personne, une aïeule probablement.

VARGAS.

Et vous l'aimez?

D. LUIS.

J'en suis fou. A mon retour du bal, où je ne la vis qu'un instant, j'ai passé le reste de la nuit à rêver d'elle et à lui écrire...

VARGAS.

Déjà !

D. LUIS.

Oh ! vous n'avez plus de cœur, vous, D. Juan, ou plutôt vous n'en avez jamais eu.

VARGAS.

Monsieur, j'ai été deux fois époux et deux fois père.

D. LUIS.

Aujourd'hui que vous n'êtes plus ni père, ni époux, mais secrétaire du gouverneur et chef de sa police, aidez-moi à découvrir l'objet de mes adorations...

VARGAS.

Est-ce pour nouer des intrigues amoureuses, marquis de las Navas, que le roi Philippe II vous a envoyé en Belgique? N'est-ce pas pour être le lieutenant du gouverneur?

D. LUIS.

Le duc d'Albe n'aime à partager l'autorité avec personne, avec moi moins qu'avec tout autre; et, comme je n'approuve pas la guerre d'extermination qu'il fait aux Flamands, j'emploie mon temps...

VARGAS.

A faire la cour aux Flamandes : c'est bien ! Au duc la fortune et la vie des Belges; à vous l'honneur et la beauté de leurs femmes et de leurs filles.

D. LUIS.

Doucement, seigneur comte, vous me calomniez.

VARGAS.

Arrivé depuis huit jours en Belgique, mademoi-

selle Iseult est la première qui captive vos regards, et...

D. LUIS.

Pas un mot de plus, M. de Vargas; que vous insultiez à mes intentions, passe encore; mais je ne souffrirai pas que vos froides plaisanteries... outragent celle pour qui j'ai autant de respect que d'amour.

VARGAS.

Bien, jeune homme! — Où est la lettre que vous comptez envoyer à la dame de vos pensées?

D. LUIS prend une lettre sur la table de droite.

La voici!

VARGAS.

Signée Fernando... pourquoi pas de votre nom?

D. LUIS.

Je désire être aimé pour moi-même et point comme fils du gouverneur.

VARGAS.

Voulez-vous écrire deux mots sous ma dictée?

D. LUIS, s'asseyant à la table, et écrivant.

A mademoiselle Iseult...

VARGAS.

Chez madame la baronne de Berghes...

D. LUIS, s'arrêtant.

La plus noble et la plus riche douairière des Flandres!

VARGAS.

Dont Iseult est la nièce et l'héritière.

D. LUIS.

Et elle demeure?...

VARGAS.

En son hôtel... Grass-Market. — Donnez, je ferai parvenir...

D. LUIS.

Vous êtes d'une complaisance que rien ne sur-

passe, si ce n'est votre adresse à tout savoir. Mille remercîments, M. de Vargas.

VARGAS.

Je vous préviens, seigneur marquis, que madame la baronne est plus royaliste que le roi et plus *terroriste* que le duc.

D. LUIS.

Et sa nièce?

VARGAS.

Mademoiselle Iseult ressemble à sa tante, à peu près comme vous ressemblez à votre père.

D. LUIS.

A merveille!

VARGAS.

Prenez garde, D. Luis : si vous alliez devenir Flamand par le cœur...

D. LUIS.

Je le suis déjà dans l'âme plus que vous ne pensez.

VARGAS.

Mais vous tenez encore à l'Espagne, du moins.

D. LUIS.

Ma mère est désormais le seul lien qui m'y rattache.

VARGAS.

Lien douloureux, d'après ce que je sais! La duchesse d'Albe n'a jamais eu pour vous l'amour et les caresses d'une mère.

D. LUIS.

Assez, D. Juan; ne me rappelez pas à de tristes souvenirs. Jusqu'à ce jour ç'a été le tourment de ma vie que cette contrainte et cette froideur de la duchesse envers moi, son fils unique : aussi ai-je quitté ma mère avec moins de regrets pour venir dans les Flandres, où m'appelaient de secrètes sympathies.

VARGAS.

Vous étiez l'ami de D. Carlos?

D. LUIS.

Et le complice de ses sentiments et de ses projets.

Bruit de trompette dans le lointain.

Quel est ce bruit?

VARGAS.

La proclamation d'une nouvelle taxe imposée par monseigneur le duc d'Albe, votre père, sur les habitants de la bonne ville de Bruxelles.

D. LUIS.

Eh! que diront les bourgeois dont on viole les priviléges?

VARGAS.

Les bourgeois sont riches, c'est-à-dire égoïstes et prudents; ils ne diront pas grand'chose.

D. LUIS.

Mais le peuple?

VARGAS.

Le peuple est patient, monseigneur : vous voyez qu'il ne dit rien du tout.

D. LUIS.

Sa patience est longue; mais elle a une fin! Comte de Vargas, vous et mon père vous êtes les deux plus dévoués sujets de l'Espagne. Mais si j'admire votre fidélité au roi Philippe II, je n'ai pas la même confiance dans la sagesse de votre gouvernement. Il me semble que par votre conduite absolue et cruelle vous compromettez encore plus la cause du pouvoir que celle de la liberté. Et tenez! si j'étais Belge comme vous, si comme vous j'avais voix dans les conseils de Philippe et du duc d'Albe, et que j'eusse gardé dans l'âme, comme un dépôt sa-

cré, l'amour de ma patrie, je n'agirais peut-être pas autrement que vous le faites pour perdre la royauté espagnole dans l'esprit des peuples, pour provoquer la révolte et préparer l'indépendance de la Belgique.

VARGAS.

Une discussion politique! Avouez, D. Luis, que c'est une péroraison bien sombre au riant début de notre entretien; et, pour finir comme nous avons commencé, je vous apprends qu'il y aura bal demain chez la baronne de Berghes.

D. LUIS.

D'où savez-vous?...

VARGAS.

Oh! je sais tout...

D. LUIS.

Par complaisance?

VARGAS.

Par état.

D. LUIS.

Et vous me ferez inviter à ce bal?

VARGAS.

Les appartements du gouverneur s'ouvrent, et le voici qui vient.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC entre par la porte de droite, se parlant à lui-même.

Oui, l'arrestation de ces deux hommes et leurs têtes, s'il le faut. Eux morts, la rébellion meurt. Mais tous les deux!... Bonjour, mon fils; vous avez l'air abattu ce matin : j'ai su que vous aviez travaillé une partie de la nuit. Vous lisiez... l'histoire d'Espagne, le livre du Prince, de bons ou-

vrages! Mais il ne faut pas négliger le soin de votre santé...

D. Luis veut parler : le duc continue sur un ton affecté de sévérité.

D'un moment à l'autre, monsieur, le service du roi peut vous réclamer pour des travaux plus importants, vous appeler à un poste plus dangereux ; et le fils unique du duc d'Albe n'oublie pas que sa place est toujours au premier rang.

D. LUIS.

Je le sais, monseigneur, et je me souviens aussi que votre nom est un fardeau bien lourd à porter.

LE DUC.

Laissez-moi seul avec M. de Vargas, et revenez dans un quart d'heure.

SCÈNE V.

VARGAS, LE DUC.

LE DUC, se jetant dans un fauteuil.

Je suis inquiet, D. Juan. Le comte d'Egmont est arrivé cette nuit à Bruxelles. Il va venir, avec sa confiance, sa présomption ordinaire, se mettre en ma puissance. Mais le Taciturne, le Taciturne viendra-t-il? Vous avez exécuté mes ordres?

VARGAS.

J'ai expédié hier soir vers le prince d'Orange un nouveau courrier, que j'attends d'un instant à l'autre.

LE DUC.

Le conseil des troubles est-il prévenu?

VARGAS.

Oui, Excellence.

LE DUC.

Vous le présiderez à ma place cette semaine, D. Juan.

VARGAS.

Monseigneur...

LE DUC.

C'est une nouvelle marque de confiance que je vous donne... Et ma garde?

VARGAS.

Il y a dans la cour du palais une compagnie de gardes wallones.

LE DUC.

Faites-les rentrer dans les appartements, Monsieur. — Quel est le commandant de semaine?

VARGAS.

Le marquis de Montévirgen.

LE DUC.

C'est un Belge!...

VARGAS.

Mais d'une fidélité...

LE DUC.

A l'épreuve de la compassion? j'en doute. — Qu'on le prévienne qu'il sera remplacé aujourd'hui par mon fils.

Vargas soulève le grand rideau de droite, et fait signe à un officier qui arrive. Ils se parlent bas.

A part.

Si Guillaume de Nassau trompe ma vigilance, que dira le roi?... C'est alors qu'il m'accusera de ménager la révolte pour perpétuer ma puissance. La duchesse d'Albe, toujours souffrante et toujours livrée à son inexplicable tristesse, s'est reléguée au fond de son palais de Séville; la maison de Médina Céli, qui monte en faveur, assiége le trône; et personne à la cour pour prendre ma défense! Et je ne sais quel mauvais génie profite de mon absence pour exciter la jalousie de mon maître...

VARGAS, qui est revenu *.

M. de Montévirgen est averti.

LE DUC.

Dès que les princes seront entrés, vous ferez arrêter leurs secrétaires et saisir leurs papiers.

VARGAS.

Votre intention est donc?...

LE DUC.

De provoquer la franchise des princes, leur indiscrétion, leur résistance même, pour les livrer aussitôt au conseil des troubles.

VARGAS.

Que je préside cette semaine!

LE DUC.

Oui, monsieur; la faction grossit autour de nous, le moment est venu de frapper haut et ferme. Nous avons fait raser l'hôtel de Cuilembourg où se tenaient les conciliabules de l'anarchie; l'antre est détruit, mais l'hydre vit encore; si nous pouvions en abattre les deux têtes!...

VARGAS.

Vous oseriez?

LE DUC.

Que sais-je encore?... Je prendrai conseil du moment. En attendant l'arrivée des princes, expédions quelques affaires.

Le duc s'assied à la table de gauche.

VARGAS, assis à l'autre table, et prenant des papiers.

« Un rapport du capitaine Ruysum sur ce qui s'est passé aux environs d'Audenarde : des iconoclastes ont brisé une statue de la Vierge. » — Mes gens en ont pris six; — cinq bûchers, n'est-ce pas?

* Le Duc, Vargas.

LE DUC.

Et le sixième?

VARGAS.

Un enfant de quinze ans.

LE DUC.

Aux galères du roi.

VARGAS, un second papier.

« La duchesse d'Albe, de plus en plus malade, « se désespère, et voudrait avoir un dernier en- « tretien avec son fils. »

LE DUC, se levant et s'approchant de Vargas.

Une lettre de famille, oubliée par mégarde sur ce bureau... Donnez, monsieur. — Inutile d'inquiéter mon fils; ne parlez point à M. de Las Navas de l'état de sa mère et du désir qu'elle a de le voir.

A part.

Près d'elle et loin d'elle, cet enfant est toujours pour la duchesse un sujet de larmes mystérieuses et d'inquiétudes étranges.

VARGAS, un troisième papier.

« Les treize échevins de la ville de Gand protestent contre la nouvelle taxe que vous leur avez imposée et se plaignent au roi et à Dieu du joug qui les écrase. »

LE DUC.

Le roi est sourd; — quant à Dieu, je veux bien leur donner les moyens de s'aboucher avec lui. Qu'ils soient arrêtés, jugés sans délai, exécutés sans bruit.

VARGAS.

Mais, chefs des premières familles, ils sont aimés et populaires.

LE DUC.

J'ai dit.

VARGAS.

En plein jour alors, et sur la place publique... pour faire voir à la Belgique comment l'Espagne répond à de telles remontrances.

LE DUC.

Soit! — Cette ville de Gand! toujours insolente et rebelle. Par le corps du Christ! je la forcerai bien au silence.

A propos, monsieur, voici une nouvelle : le comte de Lowendéghem, emprisonné depuis vingt-deux ans dans les cachots de l'inquisition, a trouvé moyen de tromper la surveillance de ses geôliers. Il s'est réfugié en France.

VARGAS, qui s'est levé subitement.

Lowendéghem est libre! Êtes-vous sûr de cela, monseigneur?

LE DUC.

Il reviendra en Belgique, s'il n'y est déjà.

VARGAS.

Je le découvrirai.

LE DUC.

Cet homme est dangereux; — vous vous en souvenez bien, monsieur; c'était l'un des chefs de la grande rébellion de Gand, il y a vingt-deux années; l'autre chef se nommait Robert d'Artewelde, digne héritier d'une race de factieux. M. de Vargas, vous avez dû le connaître ce fameux Robert d'Artewelde, vous bourgeois de Flandre, avant que Sa Majesté vous eût anobli!

VARGAS, avec émotion.

En effet, je m'en souviens : d'Artewelde et Lowendéghem étaient deux amis. Ils avaient échangé leurs épées et communié à la même hostie.

LE DUC.

Dans le dernier assaut que je livrai à la ville rebelle, d'Artewelde fut tué.

VARGAS.

Oui, tué...

LE DUC.

Tout porte à le croire, du moins, quoique son corps ne fut point retrouvé parmi les morts.

VARGAS.

Et Lowendéghem, moins heureux, fut fait prisonnier.

LE DUC.

Ah! dans ce temps-là, je n'étais pas seulement heureux comme général, je l'étais aussi comme père.

VARGAS.

Comme père?

LE DUC.

Après huit ans de mariage, la duchesse d'Albe venait de me donner un fils, et je me flattais qu'héritier de mon nom, il me ressemblerait aussi.

VARGAS.

Cet enfant, vous l'avez attendu longtemps d'une union que la Providence n'avait pas bénie jusqu'alors.

LE DUC.

Aveugles que nous sommes dans nos vœux et dans nos regrets! Vous avez perdu autrefois un fils au berceau, M. de Vargas, et vous le regrettez encore. Si le sort vous l'avait laissé, vous en viendriez peut-être, comme Philippe II et comme moi, à blâmer le Ciel d'avoir exaucé vos désirs.

Prêtant l'oreille.

Voici le galop d'un cheval qui entre dans la cour. Est-ce déjà le comte d'Egmont?

VARGAS, à la croisée de droite.

Non, c'est le courrier expédié hier vers le prince d'Orange.

LE DUC.

Guillaume de Nassau refuserait-il de se rendre à notre conférence?

VARGAS.

Sur quel prétexte?

LE DUC.

Des prétextes! on n'en manque jamais. Ah! s'il m'échappe, c'est une guerre longue et cruelle qui commence, une guerre qui ne sera peut-être pas terminée par nos fils.

SCÈNE VI.

LE DUC, JETTER, VARGAS.

VARGAS.

Qu'y a-t-il?

JETTER.

Le prince est introuvable : depuis deux jours il a disparu de Malines et des environs; ses amis même ignorent ce qu'il est devenu.

Sur un signe de Vargas, Jetter sort.

SCÈNE VII.

LE DUC, VARGAS.

LE DUC.

Il ne viendra pas.

Une pause.

Qui a révélé mes projets au prince d'Orange? Serait-ce mon fils dans sa folle générosité?

VARGAS.

Oh! monseigneur!

LE DUC.

Qui m'a trahi enfin? Le savez-vous, monsieur? Misérable condition que la mienne! n'avoir autour de soi que des flatteurs ou des traîtres...

VARGAS.

Excellence, excellence, vous oubliez...

LE DUC.

Que vous êtes plus dévoué à la cause de l'Espagne que moi-même; non, D. Juan, je m'en souviens : mais je me défie parfois de votre zèle outré. Ne m'avez-vous pas dit que le prince d'Orange était votre ennemi personnel, qu'il avait insulté votre femme dans une fête publique?

VARGAS.

C'est vrai.

LE DUC.

D'Orange a disparu. Chef de la police secrète, n'avez-vous pas rendu le prince victime de quelque obscure trahison?...

Vargas fait un geste de dénégation.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D. LUIS.

D. LUIS entrant.

Monseigneur, je remplace aujourd'hui M. de Montévirgen dans le commandement de la garde du palais?

LE DUC, allant à D. Luis.

Et de la ville.

VARGAS *.

De la ville!

LE DUC.

Dès ce moment Bruxelles est en état de siége;

* Vargas, le Duc, D. Luis.

les portes en vont être fermées, et nul n'en pourra sortir que sur un laissez-passer de votre main, M. de Las Navas.

D. Luis s'incline, Vargas fait un geste de surprise.

Le duc continue à demi-voix s'adressant à Vargas.

Qui sait? Le prince d'Orange est peut-être dans Bruxelles, attendant l'issue de notre conférence pour prendre un parti. M. de Vargas, je vous donne jusqu'à demain pour vous en assurer.

Vargas s'incline.

Le duc va regarder l'heure à une pendule placée à gauche sur la cheminée.

VARGAS, bas à D. Luis *.

M. le Commandant tient-il toujours à être invité au bal de la baronne?

D. LUIS, sur le même ton.

Toujours!

VARGAS.

Je ferai mon possible...

D. LUIS.

Merci, D. Juan.

LE DUC.

Dix heures.

VARGAS, au Duc.

Dix heures! Egmont ne tardera pas à venir.

LE DUC.

Comte de Vargas, que tout s'apprête à le recevoir : les juges ici; là, ma garde wallone.

Vargas sort, le Duc s'assied dans un fauteuil près du bureau de droite.

SCÈNE IX.

D. LUIS, LE DUC.

D. LUIS.

Que viens-je d'entendre? O mon père! c'est donc un piége que vous allez tendre à d'Egmont.

* Le Duc, Vargas, D. Luis.

Rival de François Ier et de Bayard, vous voulez donc parjurer votre foi de gentilhomme.

LE DUC.

Vous êtes un enfant, D. Luis; je pardonne à votre inexpérience un langage sans mesure et sans raison. Vous oubliez que je ne suis plus sur un champ de bataille. Ici le guerrier disparaît derrière l'homme politique, et le capitaine fait place au gouverneur.

D. LUIS.

Duc d'Albe, ne vous laissez pas abuser par des mots. Vous êtes sur une terre de franchise et de loyauté. Rappelez-vous un de ces proverbes qui sont comme la monnaie courante de l'esprit des Flamands : « Un homme et une parole! » Général inflexible, gouverneur sévère, juge impitoyable, ce sont des qualités — ou des défauts — qu'on vous reproche. Mais la perfidie est plus que cela. Je vous en conjure, ne léguez pas une tache à votre nom!

LE DUC.

Si les hommes me condamnent, mon roi et mon Dieu m'absoudront. Je veux qu'avant deux jours la faction des mécontents rentre dans son silence et moi dans mon repos.

D. LUIS.

Votre repos et son silence!... Vous ne devinez donc pas que demain sur la tombe d'Egmont mille voix viendront crier...

LE DUC.

C'est un rebelle de moins.

D. LUIS.

C'est un martyr de plus.

LE DUC.

On voit bien que tu as été l'ami de D. Carlos,

Enfant, écris au roi ce que tu viens de me dire, et comme à moi il te répondra : Obéissez.

D. LUIS.

Je n'obéirai pas.

LE DUC.

Alors il te présentera poignard ou poison en te disant : Choisissez.

D. LUIS.

Ah! je les prendrais tous deux pour mourir plus sûrement et plus vite, car la mort est aussi la liberté. Mais si j'étais le duc d'Albe...

LE DUC.

Que ferais-tu?

D. LUIS.

Je me souviendrais que ministres de Dieu pour le bien, les rois ne doivent être que les pères ou les tuteurs des peuples; et que si ce titre donne des droits, il impose aussi des devoirs.

LE DUC.

Parle plus bas, imprudent; n'entends-tu pas les membres du conseil des troubles qui prennent place derrière ce rideau?

D. LUIS, élevant la voix.

Si j'étais le duc d'Albe, je me lasserais enfin d'être le valet de bourreau, l'épée vivante de Philippe II, l'ange exterminateur de ce Moloch implacable, qui, roi ou père, n'embrasse ses enfants que sur un bûcher...

LE DUC, avec anxiété.

Silence, te dis-je! Ses espions nous environnent.

D. LUIS, plus haut encore.

Si j'étais le duc d'Albe, après avoir été le complice des rois, je rachèterais mon crime en deve-

nant le vengeur des peuples. L'épée à la main, je m'élancerais dans la lice en criant aux Nassau, aux d'Egmont de me suivre. Plus grand qu'eux tous et plus grand que moi-même, avant un mois j'aurais fait deux choses, une Belgique indépendante et un duc de Brabant. Et si le roi d'Espagne murmurait, je lui présenterais l'olivier et le glaive, en lui disant à mon tour : Choisissez !

LE DUC, se levant.

Malheureux, tais-toi donc; tu vas me perdre avec toi. Ailleurs je t'écouterai... va-t'en, oh ! je t'en prie, va-t'en.

D. LUIS.

Un mot encore et je sors; que décidez-vous de d'Egmont ?

LE DUC.

Que sais-je ? Ce que tu voudras. Cours au-devant de lui; empêche-le d'entrer. Dépêche-toi, mon cher D. Luis, dépêche-toi.

D. LUIS.

O mon père, merci !...

Il va pour sortir.

LE DUC.

Cet enfant me perdra !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, VARGAS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, à la porte du fond.

Excellence, je vous annonce monseigneur Henri Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gâvre.

D. LUIS.

J'ai trop tardé, le voici... Duc d'Albe, n'oubliez pas...

LE DUC.

Je n'oublie rien.

VARGAS, sortant de derrière le rideau de gauche.

Tout est prêt, monseigneur, les juges et votre garde.

LE DUC.

Pas si haut! Vous voulez donc que le comte vous entende?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EGMONT.

EGMONT, entrant.

Seigneur Duc, je vous salue.

LE DUC.

Soyez le bienvenu, monsieur le comte. — Monsieur de Vargas, empêchez qu'on ne nous interrompe.

D. LUIS à Egmont.

Représentant de la Belgique, de la prudence dans vos paroles.

LE DUC.

Laissez-nous, monsieur de Las Navas.

SCÈNE XII.

LE DUC D'ALBE, LE COMTE D'EGMONT.

EGMONT.

Je viens prendre les ordres du roi, et savoir de vous quels services il demande à notre fidélité, qui est toujours la même pour sa personne.

LE DUC.

Un service d'une importance extrême, messire comte.

Il s'assied et fait signe à Egmont d'en faire autant.

EGMONT, s'asseyant à la table de gauche.

Parlez, monsieur le gouverneur.

LE DUC.

Votre nom, votre fortune, votre popularité, vous ont mêlé à toutes les réunions des mécontents, depuis celle de Saint-Trond jusqu'à celle de Termonde; plusieurs fois même vous avez présidé les séances de l'hôtel de Cuilembourg; je le sais; — je sais aussi que ces rassemblements se continuent encore, dans l'ombre, partout, à Bruxelles même. Il est temps que les véritables serviteurs du roi rompent tout pacte avec l'hérésie et la sédition, et pour preuve de votre fidélité, je vous prie de me signaler les menées secrètes et les fauteurs de la révolte.

EGMONT.

C'est une délation, Excellence, que vous demandez au comte d'Egmont! Pour trouver des traîtres, cherchez au-dessous de vous, et non parmi vos égaux.

LE DUC.

C'est-à-dire, monsieur, que par votre silence vous voulez garantir l'impunité aux coupables!

EGMONT.

Vous parlez de coupables, noble duc, et vous ne soupçonnez pas quel est le premier, le plus grand peut-être.

LE DUC.

Puisque vous le connaissez, nommez-le.

EGMONT.

Un mot de son histoire, d'abord; sur sa naissance, on ne dit rien, sinon qu'il est Belge. Venu on ne sait d'où, il s'est glissé, on ne sait comment, parmi la bourgeoisie flamande, cette bourgeoisie que l'héroïque maison des d'Artewelde a faite l'é-

gale de la noblesse. Pendant le dernier séjour de Philippe II dans nos provinces, il sut capter sa faveur; bientôt il le suivit dans les Castilles, et pour prix de ses honteux services il vient d'obtenir des lettres de noblesse, — avec un titre espagnol, Dieu merci!

LE DUC.

Vous critiquez la grâce royale, monsieur?

EGMONT.

De son influence dans les conseils du pouvoir datent les mesures de rigueur et les progrès du désordre. Chargé, il y a deux ans, d'une mission dans les Flandres, il ne sut qu'exaspérer les partis, si bien qu'on ne peut dire à qui, de l'Espagne ou de la Belgique, il a fait plus de mal.

LE DUC.

J'étais ministre alors, monsieur; c'est moi que vous accusez.

EGMONT.

Le voici de retour parmi nous, instrument de nouvelles violences, effroi de nos provinces qu'il opprime et de notre gouverneur qu'il surveille, attaché qu'il est à sa personne par l'inquiète prévoyance d'un maître soupçonneux.

LE DUC, se levant.

Malheur à vous, monsieur! vous attaquez le roi.

EGMONT.

Je n'accuse que le secrétaire de son ministre, l'agent le plus fidèle des cruautés de l'inquisition, M. de Vargas...

LE DUC, se rasseyant.

A merveille! — Le gouverneur, son secrétaire, le roi, le saint office, M. le comte n'épargne rien.

Je vois bien qu'on ne m'a point trompé en m'annonçant qu'il allait renier la foi de ses pères.

EGMONT, se levant.

Moi apostat? calomnie! Il n'est pas nécessaire de changer de culte pour aimer son pays et le défendre. — Jamais, peut-être, une partie des Belges n'eût quitté le sein de l'église, si aux prédicateurs on n'avait point substitué des bourreaux.

LE DUC.

Vos paroles respirent l'hérésie, monsieur. — La vérité doit être despote, si elle veut régner longtemps. — Quand l'erreur se mêle aux croyances, on a le sang et le feu pour les purifier; et alors l'échafaud et le bûcher sont saints.

EGMONT.

Comme la croix, n'est-ce pas, qui fut aussi un instrument de supplice, et qui, depuis seize siècles, est devenue et sera toujours, malgré vos blasphèmes, le signe victorieux de la liberté?

LE DUC, se levant.

Liberté!... Le voilà donc le grand mot de liberté... Brandon de discorde, vous le jetez au sein des masses pour y allumer l'incendie, et vous ne voulez pas que le sang coule pour l'éteindre!... Il en coulera, je le jure sur la croix de mon épée! et le premier peut-être sera celui d'un noble comte.

EGMONT.

Général, vous vous emportez... Faut-il que je me retire?

LE DUC.

Comte, encore un mot. — La citadelle d'Anvers s'achève par mes soins. Il paraît que, dans votre

dernière réunion, on a parlé de l'abattre par la main du peuple.

EGMONT.

Vous êtes mal informé, seigneur duc : on n'a parlé que de la statue qui doit si dignement couronner cet édifice.

LE DUC.

La mienne! — Et vous blâmeriez?...

EGMONT.

Le choix d'une prison pour piédestal au duc d'Albe?... Au contraire, je l'approuve. — Mais dans une vie aussi pleine, quel événement cette statue nous rappellera-t-elle?

LE DUC.

Des insultes!...

EGMONT.

A ce sujet, le prince d'Orange et moi nous avons fait une gageure.

LE DUC.

Vainqueur de Saint-Quentin, héros de Gravelines, vous connaissez mon histoire.

EGMONT.

Orange a parié sa toison d'or contre mon meilleur cheval, que la statue de notre gouverneur représenterait le président d'un tribunal,... de celui, par exemple, qui eut la gloire de condamner à mort l'électeur de Saxe, et moi...

LE DUC.

Tenez, comte, séparons-nous là, et que Dieu vous garde.

EGMONT.

Il faut bien que je vous mette à même de juger entre Orange et moi.

LE DUC.

Vous le voulez...

EGMONT.

Me rappelant que vous êtes à la fois homme de cour et homme d'épée, j'ai gagé que votre statue aurait deux faces comme votre personne! — Sur le socle on lirait ce qu'a dit de vous Charles-Quint : « SALUT AU DUC D'ALBE, GÉNÉRALISSIME EN TEMPS DE PAIX, ET GRAND CHAMBELLAN EN TEMPS DE GUERRE. » — La cause est entendue; à vous de prononcer, noble arbitre.

LE DUC.

C'est Guillaume le Taciturne qui a gagné.

EGMONT.

Alors il s'est payé d'avance; car voilà deux jours qu'il a disparu avec mon cheval. — Monseigneur, adieu maintenant.

LE DUC, se levant, et saisissant son bâton de commandant qui est sur la table.

Maintenant il est trop tard; tu ne sortiras pas.

EGMONT.

Comment?

LE DUC.

C'est le président d'un tribunal que tu vois ici...

EGMONT.

Toi?... Aujourd'hui?

LE DUC.

N'as-tu pas entendu parler du Conseil des Douze?

EGMONT.

Tu lui as fait une assez sanglante renommée.

LE DUC.

Compte donc combien nous sommes.

Il frappe sur la table avec son bâton de commandement : le rideau de gauche s'ouvre, et laisse voir un tribunal où siégent onze juges, en robes rouges; cette salle est éclairée avec des torches.

EGMONT, après avoir compté des yeux et du geste.

Combien nous sommes?... treize... et tu es le Judas.

LE DUC.

Henri d'Egmont, le roi vous ordonne de lui rendre votre épée.

Ici le rideau de droite s'ouvre, et l'on voit dans la salle de droite une compagnie de gardes wallones, commandée par D. Luis.

Marquis de Las Navas, venez la recevoir.

D. Luis s'avance.

EGMONT, lui remettant son épée *.

Prends-la donc : elle a plus souvent servi le roi qu'elle n'a protégé mon sein.

VARGAS, debout parmi les juges.

Henri Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gâvre...

LE DUC, allant au fond.

Votre voix faiblit, monsieur de Vargas; cédez la parole à M. de Roda.

Vargas s'assied, son voisin se lève.

RODA.

Henri Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gâvre, dans une heure vous paraîtrez devant le Conseil des Douze, comme accusé de haute trahison.

LE DUC.

Préparez-vous à répondre.

Le Duc sort par la porte du fond.

EGMONT.

Je vais me préparer à mourir.

D. Luis rentre dans la salle de droite; les rideaux se ferment.

EGMONT, seul.

Maintenant, que le Ciel protége d'Orange; les Pays-Bas n'ont plus qu'un défenseur.

* Le Duc, le tribunal, Egmont, D. Luis, les gardes wallones.

SCÈNE XIII.

VARGAS, EGMONT.

VARGAS.

Il a quitté son habit de juge, il entre par le rideau de gauche.

Comte, quand vous avez quitté Willebrœck, ne vous a-t-on pas remis un billet sur lequel était écrit : « Egmont, ne va pas à Bruxelles. »

EGMONT, avec indifférence.

C'est vrai.

VARGAS.

Comte, quand vous êtes passé devant l'hôtel-de-ville de Villevorde, n'avez-vous pas reçu un autre billet sur lequel était écrit : « Le duc d'Albe est un traître. »

EGMONT, avec attention.

C'est vrai.

VARGAS.

Comte, quand vous étiez aux portes de Bruxelles, n'avez-vous pas reçu un dernier billet sur lequel était écrit : « Tu mourras à Bruxelles. »

EGMONT, avec intérêt.

C'est vrai.

VARGAS.

Et vous êtes venu ; insensé !

EGMONT, avec étonnement.

Qui m'envoyait ces avis ? quelle main les avait écrits ?

VARGAS.

Vous la reconnaîtrez au bas de votre sentence de mort.

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente des jardins : au fond et à droite, l'hôtel de la baronne de Berghes, sombre d'abord et s'éclairant peu à peu ; il donne dans les jardins par des portes vitrées ; le côté droit de la scène est fermé par une terrasse ou une balustrade, qui donne sur la place du marché, à Bruxelles. Au bout de cette terrasse, il y a une porte d'entrée, avec un ex-voto à la Vierge, dont la lumière se répand sur le premier plan. A gauche et sur le même plan, un petit pavillon s'ouvrant sur la scène ; le reste du théâtre de ce côté se perd dans les jardins. De chaque côté, sur le devant, un banc entouré de charmilles.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE WINCHESTRE, GIDOLFE, bourgeois de Bruges, et autres patriotes belges, entrant en scène par la droite.

WINCHESTRE.

Oseront-ils le condamner?

GIDOLFE.

C'est M. de Vargas qui préside le Conseil des Douze, et jusqu'ici le tribunal de sang n'a prononcé que des sentences de mort.

WINCHESTRE.

Mais enfin c'est le comte d'Egmont qui est en cause.

GIDOLFE.

Et c'est le duc d'Albe qui est le juge.

WINCHESTRE.

Voici le sire de Brédérode ; il va peut-être nous donner des nouvelles toutes fraîches du conseil des troubles.

SCÈNE II.

WINCHESTRE, BRÉDÉRODE, GIDOLFE.

BRÉDÉRODE, arrivant par la droite.

Condamné.

WINCHESTRE.

Condamné!

BRÉDERODE.

A mort.

GIDOLFE.

A mort!

BRÉDÉRODE.

Et à l'unanimité, — moins une boule blanche que chacun des juges va s'attribuer sans doute.

WINCHESTRE.

Excepté le gouverneur et son secrétaire.

GIDOLFE.

Le prince d'Orange nous reste pour servir de chef à notre sainte insurrection.

WINCHESTRE.

Mais où est-il? que fait-il? Pourquoi ne s'est-il pas rendu à la conférence du duc?

GIDOLFE.

Il s'y rendait, dit-on, lorsqu'après souper hier soir, non loin de Malines, dans une hôtellerie où il s'était arrêté pour passer la nuit, un courrier est venu lui remettre une lettre de la part du gouverneur. A peine l'a-t-il lue qu'il s'est plaint de pesanteur à la tête, et est tombé presque aussitôt dans un sommeil léthargique. On le transporta tout habillé sur un lit. Au point du jour il avait disparu.

BRÉDÉRODE.

Comment?

GIDOLFE.

On l'ignore.

WINCHESTRE.

Nul ne l'a vu ?

GIDOLFE.

Personne. On conjecture ou qu'il se sera enfui vers le Brabant, — et Dieu le veuille! car alors notre cause aurait un chef; ou qu'il aura été enlevé par la police du gouverneur, — et Dieu l'en préserve! car alors il subirait le sort de d'Egmont.

BRÉDÉRODE.

M. de Bergen nous attend, messieurs.

WINCHESTRE.

Hé! n'est-ce pas le marquis lui-même qui vient au-devant de nous ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE BERGEN ET LE COMTE DE LOWENDÉGHEM arrivant du fond par la gauche.

BERGEN.

Oui, mes amis, et je vous présente une noble victime de notre sainte cause, le comte de Lowendéghem.

WINCHESTRE.

Qu'il soit le bienvenu!

BRÉDÉRODE.

Salut au prisonnier de l'inquisition !

WINCHESTRE.

Gloire au noble révolté de Gand!

GIDOLFE.

Salut et gloire au compagnon, au frère d'armes de Robert d'Artewelde!

LOWENDÉGHEM *.

Merci, messieurs, merci; cet instant me paie de toutes mes tortures.

WINCHESTRE.

Combien vous avez dû souffrir!

BRÉDÉRODE.

Et vous avez pu vous évader!

GIDOLFE.

Quelle joie vous avez éprouvée en baisant la terre natale après vingt ans d'absence!

LOWENDÉGHEM.

J'ai tout oublié alors, et ma défaite, et mon exil, et mon ami mort; je n'ai pas même pensé que la place où je collais mes lèvres était humide encore du sang de mes frères. J'ai cru que j'allais expirer dans la joie de cet embrassement. Mais je me suis relevé en pensant que je ne devais mourir qu'après avoir parlé à D. Luis, marquis de Las Navas.

BERGEN, avec étonnement.

Au lieutenant du gouverneur!

LOWENDÉGHEM.

A l'ami de l'infortuné D. Carlos.

WINCHESTRE, avec surprise.

Au fils du duc d'Albe!

LOWENDÉGHEM.

A l'enfant de la Belgique. — Mais souffrez, messieurs, que je ne m'explique pas encore. Je suis sorti des prisons d'Espagne avec un mot qui peut faire de D. Luis un Belge, un fédéré, un libérateur. Voir ce jeune homme et puis mourir sur le sein de notre mère commune, c'était mon seul

* Brédérode, Bergen, Lowendéghem, Winchestre, Gidolfe; et, derrière eux, seigneurs et bourgeois.

espoir durant ma longue captivité; c'est désormais ma seule mission en Belgique.

BRÉDÉRODE.

Justement il y a bal ce soir chez la baronne de Berghes, la plus violente royaliste des dix-sept provinces : sans nul doute le fils du gouverneur y sera.

BERGEN.

Comme voisin, je suis admis chez la baronne.

LOWENDÉGHEM.

Voudriez-vous avertir D. Luis que je l'attends?

BERGEN.

En quel lieu?

LOWENDÉGHEM.

Ici, dans ces jardins qui, je le vois, mènent de votre hôtel à celui de la baronne.

BERGEN.

A quelle heure?

LOWENDÉGHEM.

Vers la fin du bal, à deux heures.

BERGEN.

C'est bien; rentrons, messieurs; nous voici tous rassemblés, et des seigneurs de la Flandre et du Brabant actuellement présents à Bruxelles, aucun ne manque à notre réunion.

GIDOLFE.

Un seul excepté, — le comte de Vargas.

BERGEN.

Le roi d'Espagne a récemment décoré de ce titre et de ce nom espagnol l'obscure bassesse d'un intrigant : mais pour nous, messieurs, pure et antique noblesse des Pays-Bas, M. de Vargas est toujours un homme de rien, Albernot van Stad, bourgeois de Bruges.

GIDOLFE.

Doucement! seigneur marquis; je suis bourgeois de la ville de Bruges, et par sainte Gudule! je n'y ai jamais connu personne de ce nom. Comme vous, nous repoussons aussi de nos rangs M. de Vargas.

Vargas paraît dans le fond.

LOWENDÉGHEM.

Ah! c'est du monde et de la vie qu'il faudrait le chasser, le traître.

BERGEN.

Chut! messieurs, la maison de la baronne est ouverte aux amis de M. de Vargas, et voici un homme de mine suspecte qui vient d'entrer dans ces jardins.

LOWENDÉGHEM, à demi-voix.

Oui, rentrons, mes amis; que l'ombre et le silence nous protégent, jusqu'au grand jour de la vengeance et de la justice.

Ils s'en vont par la gauche, vers la maison du marquis.

SCÈNE IV.

VARGAS seul d'abord, puis ISEULT.

VARGAS.

N'est-ce pas le nom de Vargas qu'ils prononçaient ainsi au milieu des outrages et des imprécations? Ah! que ma fille ne les entende pas; qu'elle ne connaisse jamais son père sous ce titre odieux; qu'ici du moins et pour elle je ne sois que l'obscur bourgeois de Flandre, Albernot van Stad.

Il va pour rentrer.

La voici. — Heureusement ils sont déjà loin.

ISEULT arrivant de l'hôtel et venant à Vargas.

Vous m'attendiez, mon père.

VARGAS.

Comme vous voilà belle, Iseult!

ISEULT.

Pour paraître avec vous au bal de ma tante.

VARGAS.

Je ne pourrai.

ISEULT, lui prenant le bras.

Eh! pourquoi ne pourriez-vous pas vous montrer à cette fête? vous me l'aviez fait espérer pourtant. Vous jouer ainsi de moi, c'est mal! depuis deux mois que vous êtes de retour d'Espagne, nous vous voyons si peu, et souvent déguisé. Et tenez, ce soir encore, moi votre fille, j'ai peine à vous reconnaître. — Savez-vous que cela commence à me sembler étrange? Avec cela que la baronne prend avec moi des airs mystérieux! — Serait-ce pour vous qu'elle fait seller un cheval?

VARGAS, avec un sourire.

Toujours curieuse, mademoiselle!

ISEULT.

Eh bien! monsieur, gardez vos secrets; je ne chercherai plus à les deviner.

VARGAS, qui a quitté Iseult et s'est assis sur un banc à gauche.

Iseult, approchez-vous. Il manque quelque chose à votre parure.

Il lui montre un collier.

ISEULT, s'asseyant à côté de son père.

Oh! le riche collier! — mais...

VARGAS.

Après?

ISEULT.

Que de sueurs ces brillants ont coûté! que de larmes on pourrait tarir avec le prix de ce joyau!

VARGAS, le lui passant au cou.

Doublez-en la valeur en le portant ce soir..., et demain je te l'achèterai... ce que tu voudras.

ISEULT.

Oh ! merci, mon père.

VARGAS.

La baronne va dire encore que je te gâte par mes prodigalités ridicules.

ISEULT.

Ne trouve-t-elle pas que je fais de vos dons un emploi... coupable, et que je suis une rebelle parce que je les verse indistinctement dans le sein des royalistes et des patriotes ?

VARGAS.

Tu ne tiens compte, n'est-ce pas, que de leurs larmes et de leurs souffrances. Trompe-toi toujours ainsi, mon enfant : la charité doit être aveugle comme l'amour.

ISEULT.

Oh! vous êtes noble et généreux, mon père... Que n'êtes-vous moins rare et plus confiant envers votre Iseult !

VARGAS.

Encore !

ISEULT.

Pardon, ne suis-je pas votre fille bien-aimée ?

VARGAS.

Mon unique trésor.

ISEULT.

Unique ! — Il y a du deuil dans ce mot-là, quand vous me l'adressez : vous m'avez dit que votre première femme vous avait donné un fils.

VARGAS.

Oui, qui deux jours après sa naissance fut en-

levé de son berceau, au milieu de nos guerres nationales.

ISEULT.

Et si vous le retrouviez?

VARGAS.

J'en ai perdu l'espérance et presque le désir.

ISEULT.

Tenez, quand je vous vois triste auprès de moi, l'idée me vient que vous pensez à mon frère, et je suis presque triste aussi de vos regrets... C'est que j'ai droit à toute votre affection, mon père; c'est que je voudrais vous voir aussi fier de moi que je le suis de vous.

VARGAS.

De moi qui ne suis qu'un humble bourgeois de Bruges!

ISEULT.

Vous êtes plus que vous ne paraissez, si j'en crois mon cœur. Vous êtes aussi grand que bon. — Bourgeois, eh! qu'importe? J'aime mieux être la fille d'Albernot van Stad, que l'héritière du comte de Vargas.

VARGAS ému, se levant et la serrant contre sa poitrine.

Pauvre et chère enfant! tu ne partages donc pas les opinions de la baronne?

ISEULT.

A l'âge de ma tante, on a des opinions; au mien, l'on n'a que des sentiments.

VARGAS.

Et cela vaut mieux.

ISEULT.

Et cela suffit, du moins, pour préférer la noblesse des actions à celle des titres.

VARGAS.

Que je suis heureux de trouver en toi ces géné-

reuses pensées! Je venais te prier de m'aider à faire une bonne action, le veux-tu?

ISEULT.

Si vous en doutiez, je vous en voudrais.

VARGAS.

Tu reverras ce soir au bal don Fernando, ce jeune homme...

ISEULT.

Qui nous a suivies ma tante et moi au sermon du révérend Vasquez?

VARGAS.

Et avec qui tu as dansé au bal de la marquise de Sandoval.

ISEULT.

N'a-t-il pas eu l'audace de m'écrire!

VARGAS.

Et sa lettre?

ISEULT.

Je l'ai remise à ma tante... Elle a beaucoup ri du jeune homme; moi je n'ai pas ri, j'étais trop courroucée.

VARGAS.

Tu lui pardonneras ce soir.

ISEULT.

Est-ce la bonne action que vous attendez de moi?

VARGAS.

Mais prends garde; D. Fernando est le lieutenant du duc d'Albe; il doit être de l'opinion de la baronne.

ISEULT.

Tant mieux; je le combattrai et le changerai peut-être.

VARGAS.

Fais ce miracle, et je t'en aimerai davantage, si c'est possible.

ISEULT.

Vous ! jusqu'à présent vous m'avez laissé croire que vous étiez royaliste.

VARGAS, prêtant l'oreille.

Écoute... ; ne frappe-t-on pas à la porte du pavillon ?

ISEULT.

Non pas : — vous me parliez de D. Fernando.

VARGAS.

Fernando est le gouverneur de la ville ; nul ne peut sortir de Bruxelles sans un permis signé de lui.

ISEULT.

Eh bien ?

VARGAS.

Or, il y a là dans ce pavillon un homme que poursuit la colère du duc d'Albe.

ISEULT.

Et la police de M. de Vargas, sans doute.

VARGAS.

Sa tête est à prix ; me conseilles-tu de la vendre pour quelques carolus d'Espagne ?

ISEULT.

Oh ! c'est de l'or qui tache les mains.

VARGAS.

Ce proscrit, c'est un patriote, c'est un Belge.

ISEULT.

Qu'importent son nom et son rang, sa patrie et son opinion ? Dans nos discordes civiles, quand les hommes oublient qu'ils sont tous frères, les femmes ne doivent-elles pas compatir à toutes les misères et rester les sœurs des faibles et des opprimés ? — Cet homme est malheureux et proscrit ; il faut le sauver.

VARGAS.

Cela ne dépend plus que de toi.

ISEULT.

Comment ?

VARGAS.

Fernando est généreux et compatissant ; tu peux obtenir de lui, par persuasion ou par surprise, un permis pour sortir de la ville.

ISEULT.

Mais c'est presque une trahison que je vais conseiller.

VARGAS.

Mais c'est presque un assassinat que tu vas prévenir.

ISEULT.

N'est-ce pas compromettre Fernando, et m'avilir à ses yeux ?

VARGAS.

Cette démarche est sans danger pour lui et sans honte pour toi.

ISEULT.

Je ne la ferais pas pour sauver ma vie.

VARGAS.

Et s'il s'agissait de la mienne?

ISEULT.

De la vôtre !

VARGAS.

Ayant caché cet homme malgré la loi, je suis devenu son complice, et la police de M. de Vargas peut me faire partager son sort.

ISEULT.

Mon père... j'obéirai.

VARGAS.

Chère Iseult !... merci... Le bal commence ; va, ma fille, c'est à toi d'en faire les honneurs ainsi que les délices.

L'hôtel de la baronne s'est illuminé peu à peu ; on entend dans le lointain la musique des quadrilles.

ISEULT, s'efforçant de sourire.

Un compliment, je crois; D. Fernando en fait-il aussi?

VARGAS.

Tu me l'apprendras...

Seul en regardant Iseult qui rentre dans l'hôtel.

Noble Iseult! il a fallu la tromper encore.

Il regarde s'il y a du monde dans les jardins.

Personne.

Il va ouvrir la porte du pavillon.

SCÈNE V.

LE PRINCE D'ORANGE, VARGAS.

LE PRINCE sortant du pavillon et regardant autour de lui.

Où suis-je?

VARGAS.

A Bruxelles.

LE PRINCE.

Depuis combien de temps dans ce cachot?

VARGAS.

Depuis vingt-quatre heures.

LE PRINCE.

Et comment y ai-je été mis? — Ah! je me souviens. Une dépêche m'a été apportée près de Malines; en la lisant, je me suis senti mourir. Qui m'a remis cette lettre?

VARGAS.

C'est moi.

LE PRINCE.

Et pendant mon sommeil on m'aura transporté ici. Qui donc a eu l'audace?....

VARGAS.

C'est moi.

LE PRINCE.

Pour oser porter la main sur moi, savez-vous qui je suis?

VARGAS.

Le prince d'Orange.

LE PRINCE.

Et qui êtes-vous donc, vous qui vous jetez ainsi dans ma route, le poison d'une main et de l'autre une clef de geôlier?

VARGAS.

Je suis... un homme que vous avez offensé mortellement.

LE PRINCE.

Et qui se venge lâchement!

VARGAS.

C'est ce que nous verrons, monseigneur.

LE PRINCE.

Mais en quoi vous ai-je offensé, s'il vous plaît?

VARGAS.

N'avez-vous pas mémoire d'un bourgeois de Flandre dont vous avez insulté la femme il y a quelque dix ans?

LE PRINCE.

Non... je ne m'en souviens pas.

VARGAS.

C'est juste... Ainsi va le monde! Écrasez-nous, grands de la terre, puis passez outre sans regarder en arrière; c'est le malheureux qui seul a des souvenirs.

LE PRINCE.

Au fait, monsieur, au fait. Je vous ai outragé, soit! vous désirez vous venger, faites! et si vous ne voulez pas d'une lâche vengeance, donnez-moi des armes; je vous ferai l'honneur de me mesurer avec vous.

VARGAS.

Je suis déjà vengé.

LE PRINCE.

Vous! Comment?

VARGAS.

N'étiez-vous pas attendu à la conférence du duc?

LE PRINCE.

Et vous m'avez enlevé pour me faire manquer à ma parole, sans doute?

VARGAS.

Non! pour vous soustraire au sort de votre ami...

LE PRINCE.

Henri d'Egmont?

VARGAS.

Que le Conseil des Douze, sous la présidence de M. de Vargas, vient de condamner à mort.

LE PRINCE.

A mort! Tu mens, tu calomnies...

VARGAS.

Le comte de Vargas, peut-être?

LE PRINCE.

Le duc d'Albe, du moins.

VARGAS.

Je dis ce qui est : en ce moment, on crie l'arrêt d'Egmont par les rues de Bruxelles, et demain sa tête roulera sur la place du marché.

LE PRINCE.

Henri, mon compagnon, mon frère d'armes!

VARGAS.

Et vous-même, prince, quoique absent, vous avez été condamné au même sort.

LE PRINCE.

Mais c'est une proscription générale.

VARGAS.

Oui, monseigneur. Et vos biens, les biens d'Egmont confisqués, comme ceux des trente seigneurs

et des deux mille bourgeois qui vous ont montré déjà le chemin de l'échafaud.

LE PRINCE.

Mais c'est un pillage infâme !

VARGAS.

Oui, prince ; et vos familles prisonnières et proscrites, vieillards, femmes et enfants.

LE PRINCE.

Mais c'est une barbarie atroce.

VARGAS.

Oui, comte de Nassau ; et votre fils unique, le prince de Buren...

LE PRINCE.

Oh !

VARGAS.

Votre fils détenu à cette heure en Espagne, condamné à languir toute sa vie dans les cachots de l'inquisition.

LE PRINCE.

Malheur ! malheur !

VARGAS.

Hé bien ! Guillaume, comte de Nassau, prince d'Orange, ex-gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, chef de la noblesse du Brabant, et représentant de l'aristocratie belge, sera-ce donc impunément que l'Espagnol vous foulera aux pieds ? Faut-il que je vous livre au bourreau pour prouver à vos frères que vous avez encore une tête.... mais bonne seulement à couper ?

LE PRINCE.

Hélas, mon Dieu !

VARGAS.

Des plaintes, des cris, des larmes ! Il faut laisser cela aux enfants et aux femmes.

LE PRINCE.

Que faire? que devenir?

VARGAS.

Vous le demandez! est-ce que je vous ai sauvé pour le futile plaisir de vous sauver? et aurais-je donc abdiqué pour rien les droits de ma vengeance? Ah! j'aurais dû m'attendre à cette prudence égoïste. Ce qui se cache de projets superbes dans votre âme taciturne, je le devine; ce sera une question à vider plus tard entre nous et nos enfants. L'important d'abord, c'est de délivrer notre mère commune, la Belgique; or, votre nom, vos talents, vos vertus et vos vices ont fait de vous l'homme nécessaire de notre affranchissement; et voilà pourquoi, malgré mes haines politiques et privées, je vous ai sauvé et je vous pardonne. Votre vie m'appartient; au lieu de la prendre, comme je le puis, j'en fais don à la défense de notre patrie. Comprenez-vous?

LE PRINCE.

Mais je suis seul, sans amis, sans pouvoir, proscrit et privé du généreux d'Egmont.

VARGAS.

Si d'Egmont avait voulu du salut que je lui offrais, et que vous fussiez à sa place.... il ne balancerait pas à vous venger, lui! — Qui sait? c'est peut-être une providence que la mort de d'Egmont. Vivants tous deux, vous eussiez été rivaux, et notre cause se serait affaiblie en se divisant; lui mort, son ombre et son nom marcheront toujours à vos côtés! Quel moment pour se lever contre l'Espagne! vous allez avoir pour étendard le linceul d'un martyr.

LE PRINCE.

Oh ! si je pouvais le promener par nos campagnes, et le déployer sur nos frontières!...

VARGAS.

Et puis, ce n'est pas une guerre comme les autres, celle-ci. Est-ce qu'on force les idées comme les villes? Est-ce qu'on défait les convictions comme des armées? Vaincu, vous le serez; anéanti, jamais. A chacune de vos défaites, ce sera un bataillon espagnol de moins et une colère flamande de plus. Notre patrie est une mère féconde dans les larmes et dans le sang, et les bourreaux y manqueront plutôt que les victimes.

LE PRINCE.

Allons donc! labourons cette terre avec nos épées, et s'il faut que notre sang coule aussi pour elle, que ce soit du moins sur des champs de bataille!

VARGAS.

Bien, Guillaume! tu te réveilles enfin. Et maintenant, je puis saluer en toi celui que j'ai choisi pour chef à l'armée de l'Indépendance.

LE PRINCE.

L'Indépendance a-t-elle déjà une armée?

VARGAS.

Oui, général; et voici le nombre et la situation de vos forces... Les bandes d'ordonnance de Henri d'Egmont, disséminées dans les villes de Louvain, Villevorde et Maëstricht, se sont révoltées à la nouvelle de l'arrestation de leur commandant.

LE PRINCE.

Bien! ensuite?

VARGAS.

A la tête de douze mille Brabançons, votre frère

Louis de Nassau vient de battre d'Aremberg, un des lieutenants du duc, à deux lieues d'Anvers.

LE PRINCE, s'animant.

Mon brave frère! l'Escaut est à nous.

VARGAS.

Vos pirates zélandais ont attaqué hier et détruit la flotte espagnole. Brille, le port de Brille, leur a été livré!

LE PRINCE.

C'est la clef de la Hollande, de la mer et de la Meuse.

VARGAS.

Nous avons des intelligences dans Bruxelles; tout est prêt à trahir le duc d'Albe, son fils lui-même! Cette ville est une poudrière; à la première étincelle, tout éclatera.

LE PRINCE.

Si le supplice de d'Egmont faisait sauter la mine!...

VARGAS.

J'y compte bien.

LE PRINCE.

Des armes, des armes?

VARGAS.

Là, chez votre ami, le marquis de Bergen.

LE PRINCE.

Un cheval!

VARGAS.

Vous attend à sa porte.

LE PRINCE.

Un permis pour sortir de la ville?...

VARGAS.

Vous l'aurez avant une heure.

LE PRINCE.

Ne m'accompagnerez-vous pas?

VARGAS.

Non, prince; ma place est ici.

LE PRINCE.

Vous êtes sans doute un de ces apôtres de la religion nouvelle qui se dévouent à la prédication de notre cause?

VARGAS.

Je suis né et je mourrai catholique, prince!

LE PRINCE.

Votre nom, du moins, pour que ma reconnaissance...

VARGAS.

Gardez-la tout entière pour notre patrie, Guillaume de Nassau; si je succombe avant le succès, mon nom et mon secret mourront avec moi.

LE PRINCE lui tendant la main.

Adieu donc!

VARGAS.

Adieu!

SCÈNE VI.

Vargas reste quelques moments à regarder le prince partir; puis il se mêle à la scène suivante sans être vu de D. Luis.

D. LUIS, ISEULT, sortant des salons de l'hôtel; D. Luis donne le bras à Iseult.

ISEULT.

C'est mon avis, D. Fernando; mais où allons-nous? ramenez-moi auprès de la baronne.

D. LUIS.

Toujours elle entre vous et moi!

ISEULT.

C'est ma tante.

D. LUIS.

Dites votre geôlière.

ISEULT.

Rentrons, s'il vous plaît.

Ici Iseult aperçoit son père qui lui fait signe de rester.

D. LUIS.

De grâce, demeurez!

ISEULT.

Mais ne vient-on pas de vous donner rendez-vous de la part d'un étranger?

D. LUIS.

Raison de plus; c'est dans ces jardins. Et puis, ne sommes-nous pas mieux ici pour terminer la discussion que vous avez soulevée?

ISEULT, allant vers le banc de droite.

Ah! vous y tenez, monsieur. Eh bien! je vous le répète, je suis Flamande, et je ne puis approuver ni le duc d'Albe, dont vous êtes le lieutenant, ni le comte de Vargas, dont vous êtes le collègue.

Ici Vargas se retire en passant par les jardins. Iseult et D. Luis s'asseyent.

D. LUIS.

Et qui vous dit, mademoiselle, que je les approuve plus que vous?

ISEULT.

Vous n'en êtes pas moins le confident du gouverneur.

D. LUIS.

Malgré moi, peut-être.

ISEULT.

Être l'ami du premier général de la chrétienté, le dépositaire de ses secrets, l'écho de ses pensées, savez-vous que c'est un honneur qu'on doit vous envier, monsieur?

D. LUIS.

Cet honneur, Iseult, je le partagerais volontiers avec vous, en vous rendant la confidente de mon âme, en vous faisant lire dans mon cœur!

ISEULT.

Tout ce que je voudrais?

D. LUIS.

Tout ce qui s'y trouve.

ISEULT, se levant un peu troublée.

Que voulais-je vous demander?... Je ne m'en souviens plus. Je suis folle... excusez-moi.

D. LUIS.

Vous me quittez... en me laissant un souvenir.

Il prend les tablettes qu'Iseult a laissées sur le banc.

ISEULT, revenant.

Ah ! rendez-moi...

D. LUIS, se levant.

Après y avoir tracé mon nom ; le permettez-vous?

ISEULT, avec embarras.

Oui.

D. LUIS ouvrant les tablettes.

Toutes blanches, comme votre âme...

ISEULT, à part.

O mon père !

D. LUIS, après avoir crayonné.

Ce nom est le premier, le seul... l'y conserverez-vous longtemps ?

ISEULT, à qui il a rendu les tablettes.

Il y a dans Bruxelles plus d'un malheureux à qui cette simple signature donnerait la liberté et la vie peut-être.

D. LUIS.

Vous croyez. — C'est accorder à ce nom trop d'honneur et de pouvoir.

ISEULT.

D. Fernando, vous êtes Espagnol d'opinion et d'origine.

D. LUIS.

Mais je suis Belge de naissance et de cœur.

ISEULT.

Au milieu de nos fêtes joyeuses, quand tant d'opprimés souffrent et pleurent, est-ce qu'un

remords ne vient pas quelquefois attrister vos plaisirs?

D. LUIS.

Non pas, du moins, quand ils sont aussi purs que celui que je goûte en ce moment.

ISEULT.

Fernando, Dieu a donné la force et le pouvoir aux hommes pour faire triompher la paix et la justice.

D. LUIS.

Comme il a donné à la femme la grâce et la beauté pour faire régner le bonheur et l'amour.

ISEULT, émue.

Assez, monsieur, parlons d'autre chose; j'ai eu tort peut-être de mêler le souvenir de la Flandre à vos joies... étrangères. Parlez-moi plutôt de votre ciel bleu, de votre ardent soleil, de l'Espagne, de votre patrie.

D. LUIS.

Où est l'amour, là est la patrie; la mienne est près de vous, Iseult, vous dont les regards brûlent plus que le soleil du midi, et dont l'œil est plus pur que le ciel d'Espagne.

ISEULT, troublée.

Parlons de la Flandre, monsieur. Savez-vous que c'est une patrie désolée que la nôtre? Les étrangers l'ont rendue plus amère que l'exil...

D. LUIS.

Hélas!

ISEULT.

Chaque ville n'est-elle pas une prison dont quelque Espagnol est le geôlier. Bruxelles même, les portes n'en sont-elles pas fermées dès ce jour! Nul n'en peut sortir sans votre permission, M. le

commandant ; et moi-même, je suis votre prisonnière. Et si demain, après le bal, j'avais le désir de porter aux pauvres de la campagne leur part des joies de cette fête, je ne le pourrais pas.

D. LUIS.

Les anges de charité, comme vous, viennent du ciel, et nul pouvoir humain n'a le droit de les arrêter, quand ils passent sur la terre en faisant le bien. Dites un mot, mademoiselle...

ISEULT.

Je ne veux pas vous tromper, D. Fernando ; ce que vous offrez à ma charité pour les pauvres, ne l'accorderiez-vous pas à ma pitié pour les proscrits ?

D. LUIS.

Comment ?

ISEULT.

Je sais en ce moment à Bruxelles un malheureux que poursuivent les gens de M. de Vargas ; me blâmerez-vous d'avoir eu le désir de le sauver ?

D. LUIS.

C'est une action noble et généreuse.

ISEULT.

Pardonnez-moi donc alors d'avoir voulu vous y associer.

D. LUIS.

Moi !

ISEULT.

Pour sortir de la ville, mon protégé n'attend...

Montrant ces tablettes.

... que cette signature, et je n'ai voulu la lui faire remettre qu'avec votre consentement.

D. LUIS.

Je veux avoir dans votre bonne œuvre une part plus franche et plus efficace.

Il tire un papier de son sein.

Tenez, mademoiselle.

ISEULT.

Un permis en blanc, — signé Luis, marquis de Las Navas... Ah! monsieur, vous me cachiez la moitié de vos titres.

D. LUIS.

Pour les mettre avec moi-même aux pieds de ma souveraine.

ISEULT aperçoit Lowendéghem et Bergen, qui depuis quelques instants se promènent dans les jardins en se parlant bas, et en regardant du côté des jeunes gens.

On vient, monsieur..., laissez-moi.

D. LUIS.

C'est là votre adieu, Iseult.

ISEULT le remerciant du geste avec émotion.

Vous me retrouverez auprès de la baronne.

Elle rentre dans l'hôtel.

D. LUIS.

Aimable enfant! il me semble que nos cœurs s'entendent déjà. Que ne dois-je pas à M. de Vargas!

SCÈNE VII.

Au moment où D. Luis va pour rentrer dans les salons, Bergen fait signe à Lowendéghem comme pour lui dire : C'est lui. Les deux vieillards se séparent ; Bergen s'en va par la gauche dans les jardins, et Lowendéghem s'avance en scène.

LOWENDÉGHEM, D. LUIS.

LOWENDÉGHEM.

Marquis de Las Navas.

D. LUIS.

Est-ce vous qui me demandez, monsieur?

LOWENDÉGHEM.

C'est moi qui vous attends, D. Luis.

D. LUIS.

Dites vite, car on m'attend aussi ailleurs.

LOWENDÉGHEM.

Comment?

D. LUIS.

Voyez-vous ces fenêtres? entendez-vous cette musique? c'est une fête que je laisse pour vous; une fête où m'appellent le plaisir et l'amour.

LOWENDÉGHEM.

N'êtes-vous pas Belge de naissance, D. Luis?

D. LUIS.

Cela me défend-il de m'amuser?

LOWENDÉGHEM.

Cela vous ordonne de réfléchir.

D. LUIS.

Qu'est-ce à dire, monsieur?

LOWENDÉGHEM, passant devant lui et désignant la place du marché.

A votre tour, voyez-vous cet échafaud qui se dresse là-bas dans l'ombre? Entendez-vous le sang de vos frères qui crie vengeance sur cette place? C'est une fête aussi qui commence, c'est une tragédie dans laquelle je vous somme de prendre un rôle, au nom de votre mère qui est la Belgique.

D. LUIS *.

Et contre le duc d'Albe, qui est mon père!

LOWENDÉGHEM.

Et quel père!... N'auriez-vous pas assez de pudeur pour le désavouer?

D. LUIS.

Ménagez vos paroles, monsieur, car la nuit me cache vos cheveux blancs. Qui êtes-vous, pour me

* D. Luis, Lowendéghem.

parler ainsi? Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu, moi! — Que me voulez-vous? D'où sortez-vous?

LOWENDÉGHEM.

Des prisons d'Espagne.

D. LUIS.

Libéré?

LOWENDÉGHEM.

Évadé.

D. LUIS.

Évadé!

LOWENDÉGHEM.

Le comte de Lowendéghem; échappé aux geôliers de l'inquisition, ma tête est à prix; tout Espagnol, vous-même, monsieur, vous pouvez la prendre. Le conseil de sang, M. de Vargas, le duc d'Albe, celui que vous appelez votre père, vous l'achètera au poids de l'or.

D. LUIS.

Oh! monsieur... Mais pour tenter la mort comme vous le faites avec le haro des juges et l'appât du gain, il faut des raisons bien puissantes.

LOWENDÉGHEM.

Jugez-en vous-même. Il y avait quinze ans que je languissais dans les prisons d'Espagne avec une seule espérance, celle d'échapper par ma mort à mes regrets et à mes tortures. Bien des malheureux avaient passé sous mes regards dans le même cachot, sans que j'y prisse garde, sinon pour leur envier la mort qui les délivrait avant moi, lorsqu'un jour on me donna pour compagnon d'infortune un Espagnol, Jacobo Fernandès.

D. LUIS.

Jacobo Fernandès! La duchesse d'Albe avait à son service un médecin de ce nom.

LOWENDÉGHEM.

Oui, qu'elle livra aux juges du saint office.

D. LUIS.

Comme coupable d'hérésie.

LOWENDÉGHEM.

C'était le prétexte; désirez-vous savoir la cause? Il y avait entre ce médecin et la duchesse un secret de famille, et de peur qu'il ne s'échappât...

D. LUIS.

Mais quel secret, vieillard, quel secret?

LOWENDÉGHEM.

La duchesse, dont tous les enfants naissaient morts, était menacée d'un prochain divorce, quand elle devint enceinte pour la troisième fois.

D. LUIS.

On me l'a dit; après?

LOWENDÉGHEM.

Vous a-t-on dit aussi qu'elle avait accompagné en Flandre le duc d'Albe, chargé de réduire les révoltés de Gand?

D. LUIS.

Oui, ce fut le même jour du sac de Gand qu'elle me mit au monde.

LOWENDÉGHEM.

Non pas; vous étiez né deux jours auparavant, mais d'une mère flamande, ma sœur, la femme de mon meilleur ami.

D. LUIS.

Qui vous a dit cela?

LOWENDÉGHEM.

Jacobo Fernandès!...

D. LUIS.

Le serviteur de notre famille, le médecin de la duchesse d'Albe?

LOWENDÉGHEM.

Jacobo Fernandès qui, après deux années de désespoir et de silence, me confessa tout avant de mourir.

D. LUIS.

Il est mort!

LOWENDÉGHEM.

Maître d'un pareil secret, je résolus de m'évader; il ne s'agissait plus de résignation désormais : chaque nuit, avec mes fers, avec mes ongles et mes dents, j'enlevais, derrière mon grabat, un peu de plâtre aux murs de ma prison. Et je pus enfin briser du front la pierre de mon tombeau.

D. LUIS.

Fernandès est mort!

LOWENDÉGHEM.

Mais me voici par la justice de Dieu.

D. LUIS se parlant à lui-même.

Les menaces de divorce qui précédèrent ma naissance, — l'emprisonnement de Jacobo Fernandès, — les larmes de la duchesse d'Albe, — les soupçons et les reproches du duc... Je m'y perds, oh! je m'y perds.

LOWENDÉGHEM.

A quoi pensez-vous, jeune homme?

D. LUIS.

Je pense que tout ceci n'est peut-être qu'une atroce imposture.

LOWENDÉGHEM.

Ma liberté si chèrement achetée, ma tête que je vous livre...

D. LUIS.

Le père de l'enfant, Jacobo Fernandès l'a-t-il nommé? l'avez-vous connu?

LOWENDÉGHEM.

Si je l'ai connu!... c'était alors plus que mon frère, mon ami; un homme dévoué entre mille; c'est un saint aujourd'hui, mort en armes pour la défense de la liberté flamande.

D. LUIS.

Son nom?

LOWENDÉGHEM.

Mais c'est un nom de proscrit comme le mien. S'il donne la gloire, il attire la foudre.

D. LUIS.

Son nom?

LOWENDÉGHEM.

Mais vous ne le porterez que pour le venger de l'outrage, vous ne le jetterez à la face des étrangers que comme un cri de mort ou de victoire; dites?

D. LUIS.

Je le jure, je le jure!

LOWENDÉGHEM.

Lève la tête, jeune homme, car, en changeant de nom, tu ne dérogeras pas. Si la maison de Tolède est grande au-dessous des rois, celle dont tu sors est grande parmi les peuples. — Au banquet de la postérité, c'est à genoux que les ancêtres du duc d'Albe serviront tes ancêtres, — premiers échevins de Flandre au douzième siècle, compagnons de saint Louis en Terre Sainte, tribuns à la parole armée contre toutes les tyrannies, vainqueurs à la bataille de Courtray contre Philippe-le-Bel, martyrs enfin au sac de Gand, sous Charles-Quint... Lève la tête, jeune homme, car voici leurs ombres sanglantes et glorieuses qui viennent bénir le baptême de leur fils, — du dernier des d'Artewelde.

D. LUIS.

D'Artewelde! — Je serais un d'Artewelde!

LOWENDÉGHEM.

Te sens-tu la force de porter ce nom et le courage de le mériter?

D. LUIS.

Être Flamand d'origine comme je le suis de naissance, avoir sous le même ciel ma famille et ma patrie! que de fois je l'ai désiré dans mes rêves! et maintenant je tremble à l'approche de la réalité!

LOWENDÉGHEM.

Ce que les d'Artewelde furent dans le passé, je viens de te l'apprendre; ce qu'ils sont et peuvent être encore, à toi de le montrer à l'avenir qui te regarde; c'est un héritage de malheur, de dévouement et de gloire qu'ils te lèguent par moi. N'est-ce pas que tu en seras digne?

D. LUIS.

Grâce! demain, chez le marquis de Bergen, je vous reverrai, je vous répondrai. Assez! maintenant; taisez-vous: à votre voix tout mon sang s'émeut, et je ne sais quelle âme nouvelle vos paroles éveillent en moi. Oh! si j'en croyais le sentiment inconnu qui m'agite... non... il faut d'abord que je sache...

LOWENDÉGHEM.

Où allez-vous?

D. LUIS.

Chez le gouverneur.

LOWENDÉGHEM.

Non, pour me trahir!

D. LUIS.

Pour m'éclairer...

LOWENDÉGHEM.

Et après, jeune homme?

D. LUIS.

Rassurez-vous, vieillard. Votre dévouement ne sera pas perdu ; je ne faillirai ni à mes aïeux ni à mes frères.

Il sort par l'hôtel de la baronne.

LOWENDÉGHEM, seul.

C'est bien. Justice et patrie, je suis quitte envers vous. Et maintenant vienne la mort quand elle voudra, je la bénirai comme le sommeil du juste.

SCÈNE VIII.

LOWENDÉGHEM, VARGAS, JETTER.

Il fait nuit presque complète ; les illuminations de l'hôtel de la baronne se sont éteintes ; l'ex-voto éclaire seul le devant de la scène.

JETTER entre par la porte de droite et se dirige vers l'hôtel de la baronne ; il rencontre un homme qui s'y rendait, en venant de la gauche, et s'écrie en le reconnaissant :

M. de Vargas !

LOWENDÉGHEM sur le devant de la scène, entendant ce nom.

De Vargas !

Il s'assied sur le banc de gauche et prête l'oreille.

VARGAS reconnaissant celui qui lui parle.

Jetter !

JETTER.

Moi-même, qui venais vous chercher.

VARGAS.

Et pourquoi ?

JETTER.

Les patriotes se sont assemblés ce soir chez le marquis de Bergen.

VARGAS.

Je le sais.

JETTER.

L'un d'eux est venu dans votre cabinet dénoncer ses frères.

VARGAS et LOWENDÉGHEM, à part.

Le traître!

JETTER.

Il a dit qu'il avait cru reconnaître le prince d'Orange sortant de l'hôtel du marquis et se dirigeant vers la porte d'Anvers.

VARGAS.

Eh bien!

JETTER.

Pendant que je viens vous avertir, on fait éveiller, pour courir après le prince, cinq arquebusiers de la garde du palais.

VARGAS.

Ils arriveraient trop tard! Va dire qu'on ne dérange pas ces braves gens. Je me charge de poursuivre le prince d'Orange.

LOWENDÉGHEM, à part.

Et moi de le défendre

VARGAS.

Va vite, cours, Jetter.

JETTER.

M. de Vargas ne me suit-il pas?

VARGAS.

Non : moi par là,

Il désigne la porte de droite.

à la porte d'Anvers... toi par ici; tu seras plus tôt au palais du gouverneur.

Il conduit Jetter par le fond et par la gauche.

LOWENDÉGHEM, à part, sur le devant.

Allons, ma vieille épée; si nous ne le tuons pas, nous l'arrêterons du moins.

SCÈNE IX.

VARGAS, LOWENDÉGHEM.

VARGAS, allant pour sortir par la droite; il rencontre Lowendéghem, et s'arrête.

Qui va là?

LOWENDÉGHEM.

Un homme qui veut que nous mesurions nos épées.

VARGAS.

Un duel! vous voulez un duel?

LOWENDÉGHEM.

Avec le plus criminel de ceux qui trahissent leurs frères.

VARGAS.

Qui que vous soyez, monsieur, ne calomniez pas ce que vous ignorez; il est peut-être plus facile d'être vertueux comme vous l'êtes, que criminel comme je le suis.

LOWENDÉGHEM.

Allons donc! M. de Vargas; ce n'est pas votre conduite, c'est votre vie qu'il faut défendre.

VARGAS.

Mes instants sont comptés, monsieur; laissez-moi passer.

LOWENDÉGHEM.

Quand je te dis que, moi vivant, tu ne sortiras pas d'ici.

VARGAS.

Place! encore une fois, ou malheur à vous!

LOWENDÉGHEM.

Défends-toi, te dis-je; défends-toi.

VARGAS, dégainant.

En garde donc, puisque vous êtes las de vivre.

Ils ferraillent.

LOWENDÉGHEM, s'arrêtant.

Malédiction!

VARGAS.

Vous êtes blessé.

LOWENDÉGHEM, essayant de ferrailler encore.

Non... non...

VARGAS.

Mais si, votre sang coule.

LOWENDÉGHEM.

Oui... toujours pour la patrie... ici comme au sac de Gand.

VARGAS, laissant tomber son épée.

Au sac de Gand!

Allant à lui.

Qui donc êtes-vous?

Ils se regardent de très-près quelques instants à la clarté de l'ex-voto.

LOWENDÉGHEM.

Si mon ami n'était pas mort, il y a vingt-deux années!...

VARGAS.

Il n'y a au monde que Lowendéghem qui sache mon vrai nom.

LOWENDÉGHEM.

Il n'y a au monde que Robert d'Artewelde qui puisse me reconnaître.

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

VARGAS.

Mon frère!

LOWENDÉGHEM.

Mon ami!

VARGAS.

Tu as échappé à l'inquisition!

LOWENDÉGHEM.

Tu as survécu au massacre de Gand!

VARGAS.

Et moi qui t'ai blessé, à mort peut-être.

LOWENDÉGHEM.

Et moi qui t'ai provoqué... pourquoi donc?

VARGAS.

Hélas!

LOWENDÉGHEM, le repoussant.

Arrière... Je me souviens.

VARGAS.

Grâce, écoute-moi.

LOWENDÉGHEM, reculant.

N'est-ce pas un traître que je retrouve?

VARGAS, qui le suit en suppliant.

Non, non; un enfant dévoué de notre patrie.

LOWENDÉGHEM.

Le flatteur du roi, le secrétaire du gouverneur.

VARGAS.

Oui, leur mauvais ange, qui conseille leurs fautes, précipite leur ruine, achevant par la ruse ce qu'il n'a pu faire par la force.

LOWENDÉGHEM.

Le comte de Vargas enfin!

VARGAS.

Robert d'Artewelde toujours!

LOWENDÉGHEM.

Dieu merci! je meurs, et je ne serai pas le témoin de tant d'ignominie.

Il tombe sur le banc de droite.

VARGAS, à ses genoux.

Grâce, pardon!... Oh! tu ne me quitteras point avec cet adieu! Suis-je assez condamné? Je n'ai qu'un frère à qui je puisse confesser ma vie, qu'un cœur où je puisse épancher le mien; et je viens de percer ce cœur, et cet ami expire en me

maudissant... Tu ne mourras pas sans me pardonner.

LOWENDÉGHEM.

Laisse-moi mourir.

VARGAS.

Non, non : que le monde calomnie mon malheur, qu'il blasphème ma mémoire; peu m'importe! mais toi! toi! oh! c'est affreux!

LOWENDÉGHEM.

Assez, assez.

VARGAS.

Écoute. Mon Dieu, donnez-lui la force de m'entendre. — Vaincu à Gand et laissé pour mort, j'ai juré de venger notre défaite. J'ai changé de nom; je me suis glissé dans les conseils de la royauté espagnole, mais pour la perdre; dans le camp des ennemis de la Belgique, mais pour la sauver.

LOWENDÉGHEM.

Tais-toi, tais-toi... tu vas me faire regretter la vie.

VARGAS.

Si tu savais... J'ai tout sacrifié à notre patrie, mon nom, ma famille, mon honneur, mon âme peut-être... Et cela sans espoir de récompense ici-bas, sans ambition encore... Tu dois me comprendre, n'est-ce pas? — Mon Dieu, donnez-lui la force de me répondre. — Mais c'est ta justice que j'invoque, ta bénédiction que j'implore.

LOWENDÉGHEM se soulevant.

Eh bien! oui, oui, au nom de cette patrie éplorée, que tu sers, je t'absous et te bénis. Tu mérites encore la grâce du Ciel... l'estime de ton frère... et l'amour de ton fils...

Il retombe.

VARGAS.

Mon fils! — mais je n'ai plus de fils; — on m'a dérobé mon enfant. — Est-ce que tu ne sais pas?...

LOWENDÉGHEM râlant.

Il existe; je l'ai vu.

VARGAS.

Mon fils existe... mon fils! où est-il? qui est-ce qui m'a pris mon enfant? Parle donc, malheureux!

LOWENDÉGHEM râlant plus bas.

C'est...

VARGAS.

Son nom, pour que je le retrouve; son nom, te dis-je... son nom seulement. Réponds-moi donc.

LOWENDÉGHEM.

C'est...

VARGAS.

Ho! ho! — plus de regard, plus de voix, plus de souffle!

LOWENDÉGHEM expirant.

Ah!

VARGAS.

Mort!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Cabinet du duc, une porte au fond, une à gauche; une table à gauche, avec plumes et encre; une à droite, sur laquelle il y a des cartons et des papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

JETTER, LE DUC.

LE DUC, seul d'abord, assis à la table de droite.

A trois heures l'exécution d'Egmont, et la sentence qui n'est pas encore signée! C'est un honneur que je cède à M. de Vargas.

Il sonne, Jetter entre par la porte de gauche.

Qu'on appelle mon secrétaire.

Jetter sort par le fond.

Mon secrétaire, qu'un monarque méfiant a placé derrière moi comme l'ombre de lui-même. — Est-ce qu'une fois duc de Brabant je ne me délivrerai pas de cet espionnage? Ah! si la populace voulait venger sur lui la mort d'Egmont!... Malgré moi, tout me déplaît dans cet homme, et son dévouement à la cause de l'Espagne, et son respect pour ma personne, jusqu'à son amitié pour mon fils...

JETTER, revenant par la porte du fond.

M. le comte de Vargas n'est pas à l'hôtel.

LE DUC.

Où est mon fils? Que fait M. de Las Navas?

JETTER.

M. de Las Navas est sorti.

LE DUC.

Avec D. Juan, peut-être? Sorti! déjà!

JETTER.

Après avoir passé une partie de la nuit au bal, et le reste à écrire.

LE DUC.

Encore!

JETTER.

M. le marquis voulait à toute force parler à Votre Excellence.

LE DUC.

Il fallait le laisser entrer; — je ne dormais pas. — A qui écrivait-il?

JETTER.

A madame la duchesse, je crois.

LE DUC.

A sa mère! M. de Vargas aurait-il?...

JETTER.

D. Luis était d'une agitation extrême, m'appelait souvent sans motifs, commençait dix lettres qu'il déchirait aussitôt... Son Excellence peut voir; en voici des fragments.

LE DUC.

Qu'on sache s'il est rentré.

Jetter sort par le fond.

Des mots sans suite... « De grâce, dites-moi la vérité. » Ah! une phrase entière... « Non-seulement je ne serais pas le fils du duc d'Albe, mais un enfant supposé dont une autre que vous serait la mère. » — Quel mystère! Quel soupçon! — Un enfant supposé, l'unique héritier de mon nom et de la royale fortune de la duchesse... J'ai fait aussi ce mauvais rêve... Pourquoi Dieu m'a-t-il donné

un fils qui me ressemble si peu ? Mes menaces de divorce, les remords de la duchesse, le désir inquiet qu'elle a de voir D. Luis avant de mourir... Eh ! qu'a-t-elle de si mystérieux à lui révéler? C'est que j'étais absent quand cet enfant naquit... Ah ! ces soupçons me gagnent encore... Mais qui donc les a fait venir à l'esprit de ce jeune homme? Serait-ce M. de Vargas ?... Pour quel intérêt ? Dans quel but?...

JETTER revenant par la porte du fond.

M. le marquis de Las Navas n'est pas rentré.

LE DUC.

C'est bien. — Apportez-moi ces cartons, et rangez ceux-ci.

JETTER.

Un courrier demande à parler à monseigneur.

LE DUC.

Il livrera ses dépêches à M. de Vargas.

JETTER.

Il ne veut les confier qu'à Son Excellence le gouverneur.

LE DUC.

Faites-le entrer.

JETTER.

Le voici.

Le messager entre par la porte du fond.

SCÈNE II.

JETTER, UN MESSAGER, LE DUC.

LE DUC au messager, sans lever les yeux.

D'où venez-vous ?

LE MESSAGER, s'avançant.

D'Espagne.

LE DUC, levant les yeux.

Ha! chargé de dépêches ministérielles ?

LE MESSAGER, se découvrant.

Porteur d'un message royal.

LE DUC, quittant les papiers qu'il avait en main.

Que vous tenez?

LE MESSAGER.

De Sa Majesté elle-même.

LE DUC.

Qu'avez-vous fait pour mériter un tel honneur, une si grande confiance?

LE MESSAGER.

Je suis le serrurier Jéronimo.

LE DUC.

Qui livra au roi les clefs de D. Carlos?

LE MESSAGER.

Coupable de trahison envers son père et notre sainte mère l'Église.

LE DUC.

Et qui remit à Élisabeth, de la part de son époux, le poison dont elle mourut?

LE MESSAGER.

Dans une lettre préparée, dit-on, par M. de Vargas, alors secrétaire du roi.

LE DUC.

Il suffit; vos dépêches...

LE MESSAGER.

J'ai juré sur l'évangile de ne les remettre qu'au duc d'Albe en personne.

LE DUC, se levant.

C'est moi.

LE MESSAGER.

Quand j'ai vu monseigneur le duc d'Albe à Madrid, il portait les insignes de son rang et de sa charge; comment puis-je le reconnaître sous ce costume?

JETTER, qui pendant le dialogue précédent a rangé les cartons dans un casier à gauche.

Voilà un serrurier qui ferait bien de mettre un cadenas à ses lèvres.

LE DUC, marchant au messager.

Votre message, Jéronimo, votre message.

LE MESSAGER, à demi-voix.

Seigneur, si vous êtes ce que vous dites, vous devez savoir avec quelles paroles les envoyés de D. Philippe et du duc d'Albe se reconnaissent.

LE DUC, sur le même ton.

C'est juste. — Parle.

LE MESSAGER.

Ici-bas, quoi de plus haut que le trône?

LE DUC.

C'est un auto-da-fé.

LE MESSAGER, à haute voix.

Gouverneur des Pays-Bas, voici mes dépêches.

Il lui remet son message.

LE DUC, se découvrant.

L'écusson royal; l'écriture de D. Philippe...

A part.

La voilà, cette dépêche que j'attends avec tant d'impatience et de crainte. — Que m'apporte-t-elle? Est-ce la confirmation de ma puissance? Est-ce mon rappel? Est-ce la mort? — Jéronimo, quand le roi vous remit cette lettre, avez-vous observé son visage?

LE MESSAGER.

Il m'a parlé avec bonté, et le sourire sur les lèvres.

LE DUC.

Il souriait bien à la mort de son fils. — Jetter, conduisez Jéronimo à l'office.

LE MESSAGER, sortant.

Dieu vous garde, monseigneur !

Ils sortent par le fond.

SCÈNE III.

LE DUC, et ensuite JETTER.

LE DUC seul. Il va pour ouvrir la lettre, puis s'arrête.

Le roi a fait jurer au porteur de cette dépêche de ne la remettre qu'entre mes mains; pourquoi cela ? — Et ce messager est ce même Jéronimo... Il y a des lettres qui tuent ceux qui les ouvrent, et Philippe en connaît le secret.

Il laisse tomber la lettre sur la table de droite.

Gouverneur de la Belgique, est-ce un pareil salut que ton maître t'envoie?... Oui, mais le duc d'Albe est prudent, et un autre que lui ouvrira ce message.

Il sonne. — Jetter entre par la porte du fond.

M. de Vargas.

JETTER.

Il vient de rentrer, et questionne en ce moment le messager.

LE DUC.

Jéronimo !... Ce sont de vieilles connaissances. Mais je l'attends; qu'il vienne, qu'il vienne.

Jetter sort par le fond.

A lui d'ouvrir ces dépêches : familiarisé avec de tels secrets, il saura flairer la mort cachée peut-être sous cette enveloppe...

Il glisse la lettre parmi d'autres papiers.

et, s'il se laisse prendre au piége... tant mieux ! Philippe m'aura lui-même délivré de cet ange gardien.

SCÈNE IV.

VARGAS, LE DUC.

LE DUC assis à la table de droite.

Arrivez donc, monsieur, voilà longtemps que je travaille sans vous.

VARGAS arrivant par le fond.

Est-ce ma faute, monseigneur, si les veilles du chef de votre police enlèvent quelquefois une heure aux matinées du secrétaire?

LE DUC.

Non, mon cher D. Juan; aussi je n'exprime pas un reproche, mais un regret.

VARGAS.

Votre Excellence est trop bonne.

LE DUC.

Je vous ai fait avertir hier soir qu'on avait cru voir le prince d'Orange dans Bruxelles.

VARGAS.

Une fausse alerte.

LE DUC.

Je m'en doutais... Et la nuit, du reste, a-t-elle été heureuse?

VARGAS.

Heureuse!... oui, et sanglante.

LE DUC.

Un meurtre?

VARGAS.

A peu près... Un duel, dont je suis sorti vainqueur.

LE DUC.

Et votre adversaire?...

VARGAS.

Un Belge... un vieillard affaibli par vingt ans de cachot...

LE DUC.

Lowendéghem?

VARGAS.

Enfin, j'ai délivré l'Espagne d'un de ses plus mortels ennemis.

LE DUC.

Bien, monsieur de Vargas! Dans mon premier rapport au roi, je parlerai de vous; je vous promets une nouvelle marque de sa munificence.

VARGAS, se couvrant le visage avec les mains.

Ah! oui... toujours de l'or pour du sang.

LE DUC, se levant.

Vous avez parfois des mots, un accent qui trahissent votre origine flamande.

VARGAS.

Monseigneur, vous m'attendiez, je crois, pour... J'ai rencontré dans l'antichambre un courrier d'Espagne, leserrurier Jéronimo.

LE DUC faisant signe à Vargas de s'asseoir à la table de droite, et s'asseyant lui-même de l'autre côté de la table.

Jetez les yeux sur ces papiers et dites-moi ce qu'ils contiennent.

VARGAS, prenant un papier.

« Les seigneurs et les bourgeois de Bruxelles « demandent la grâce d'Egmont. » La ville est pleine de deuil et de murmures.

LE DUC.

Une tête sanglante sur la place publique, et tout se taira. — Monsieur le président du tribunal des Douze, l'arrêt du Comte n'attend plus que votre signature.

VARGAS, un autre papier.

« On écrit de Mons que le duc de Médina-Céli « vient d'y passer, se rendant à Bruxelles. » — Est-ce un successeur qui vous arrive?

LE DUC.

Médina-Céli, le plus incapable des courtisans.

VARGAS.

Que vois-je? le sceau de l'état! l'écriture de Philippe! La dépêche de Jéronimo, sans doute?

LE DUC.

Après, D. Juan.

VARGAS.

Monseigneur, un message aux armes d'Espagne.

LE DUC.

Eh bien?

VARGAS.

A votre excellence seule l'honneur de briser ce cachet.

LE DUC.

N'êtes-vous pas mon secrétaire?

VARGAS.

C'est un secret d'état, sans doute.

LE DUC.

Ouvrez cette lettre, monsieur.

VARGAS.

Permettez-moi de vous désobéir.

LE DUC, avec menace.

Vous refusez... Que savez-vous donc de cette dépêche?...

VARGAS, se tournant vers le fond.

Excellence, nous ne sommes plus seuls.

SCÈNE V.

D. LUIS, VARGAS, LE DUC.

D. LUIS, entrant tout troublé.

Le duc d'Albe!... Enfin, je puis arriver jusqu'à vous, excellence. J'ai à vous parler... sans témoin ou devant M. de Vargas, peu importe!... Pouvez-vous, voulez-vous me répondre?

LE DUC, se levant.

D'où vous vient ce trouble, mon fils?

D. LUIS.

Votre fils!... Oh! monseigneur, c'est d'un nom bien tendre que vous venez de m'appeler, et je n'en ai jamais mieux senti la douceur qu'en ce jour où je voudrais savoir si j'ai vraiment le droit de me l'entendre donner par vous.

LE DUC, allant à D. Luis.

Que voulez-vous dire, monsieur?

D. LUIS *.

Pardonnez-moi d'avance ce qu'il y a d'amer dans mes paroles. Depuis hier, un doute affreux a été jeté dans mon cœur; c'est que moi,—que vous croyez votre enfant, — que le monde nomme D. Luis de Las Navas, je serais sans patrie, sans famille, sans nom.

Ici Vargas, resté à la table, prête attention au dialogue du Duc et de D. Luis.

LE DUC, emmenant D. Luis sur le devant de la scène.

D. Luis, qui vous a empoisonné l'âme avec cet odieux soupçon? Dites, pour que je le confonde à l'instant même.

D. LUIS.

Dites-moi d'abord, vous, s'il n'est pas vrai que, pendant les premières années de votre mariage, les enfants de la duchesse d'Albe naissaient morts... et que les arrêts de la science avaient condamné au même sort tous les fruits de votre union, si bien que vous étiez en instance près la cour de Rome pour obtenir un divorce.

* D. Luis, le Duc, Vargas.

LE DUC.

Marquis de Las Navas, c'est une enquête étrange que vous entamez là!

D. LUIS.

Enfin, duc d'Albe, assistâtes-vous à ma naissance?

LE DUC.

Eh! ne savez-vous pas que je combattais près de votre berceau? Ne vous a-t-on pas dit que vous êtes né dans mon camp, le jour de ma première victoire?

D. LUIS.

Oui, la Duchesse vous avait suivi en Belgique, il y a vingt-deux années. Mais vous n'étiez pas là quand votre fils vint au monde; et c'est le lendemain seulement, à votre retour du sac de Gand, que la Duchesse vous présenta ce rejeton qui la sauvait du divorce.

Vargas, dont l'attention et le trouble vont toujours croissant, s'est levé et s'est élancé sur le devant de la scène.

LE DUC, observant Vargas.

Monsieur de Vargas, vous prenez bien de l'intérêt à cette histoire!

D. LUIS.

Or, le prétendu jour de ma naissance, le jour du sac de Gand, le fils d'un bourgeois des environs disparut de son berceau.

LE DUC.

Monsieur de Vargas, une pareille aventure est arrivée dans votre famille. — Après, D. Luis.

Vargas, s'efforçant de se contenir, remonte un peu la scène.

D. LUIS.

Et cet enfant enlevé de son berceau...

LE DUC.

Eh bien ?

D. LUIS.

La nuit dernière, un étranger est venu me dire : Cet enfant, c'est toi !

LE DUC.

Et le nom du bourgeois, du père ?

D. LUIS.

Oh ! monseigneur, ce nom, c'est un secret entre moi et l'étranger, à qui j'ai juré de le taire jusqu'à ce que l'heure soit venue de le porter dignement.

LE DUC.

M. de Vargas, avant que la grâce royale vous eût anobli, vous vous appeliez?...

VARGAS, avec vivacité.

Albernot Van Stad, bourgeois de Bruges.

LE DUC à D. Luis.

Et l'homme qui vous a fait cette révélation, D. Luis, vous l'avez rencontré ?...

D. LUIS.

A minuit, dans les jardins de la baronne de Berghes.

LE DUC.

N'arrivait-il pas d'Espagne ?

D. LUIS.

Il me l'a dit.

LE DUC.

Lowendéghem, sans doute,... que M. de Vargas a tué il y a quelques heures.

D. LUIS.

Lui, tué ?—par vous !

VARGAS, redescendant la scène.

En duel, en duel.

LE DUC.

Et vous avez recueilli sur ses lèvres mourantes le mot de cette énigme ?

VARGAS.

Non, monseigneur.

LE DUC, à part.

Je le devinerai, moi.

D. LUIS.

Lowendéghem mort!

LE DUC, bas à D. Luis.

Il y a dans tout ceci un mystère et une intrigue que je commence à pénétrer... Nous en reparlerons.

D. LUIS.

Le plus tôt possible, s'il vous plaît, monseigneur; car il y va de mon repos!...

LE DUC.

Monsieur de Vargas, laissez-nous.

Vargas fait quelques pas vers le fond.

Mon fils ce matin me servira de secrétaire.

VARGAS à part, se retournant au dernier mot du Duc.

Et la dépêche de Jéronimo?...

LE DUC, à part observant Vargas.

Ah! il va se trahir, peut-être.

Haut.

Marquis de Las Navas, asseyez-vous là, et prenez ces dépêches...

D. Luis va s'asseoir à la table de droite; le duc debout à la même table, de l'autre côté.

VARGAS, faisant un pas en avant.

Est-il vrai, monseigneur, qu'il y a parfois du danger?

LE DUC *.

A ne pas m'obéir, monsieur; m'avez-vous entendu?

D. LUIS, examinant le cachet.

Un message d'Espagne... aux armes du roi!

* Vargas, D. Luis, le Duc.

LE DUC.

Rompez le cachet, D. Luis, et ouvrez cette lettre.

VARGAS, se précipitant vers D. Luis.

Ne l'ouvrez pas... elle est empoisonnée... peut-être.

D. LUIS, se levant, au Duc.

Seigneur, le croyez-vous?

VARGAS.

Donnez, je vais savoir.

D. LUIS, ouvrant la lettre.

A moi cet honneur.

VARGAS, la lui arrachant.

A moi ce danger.

D. LUIS.

Arrête, malheureux!

LE DUC, à D. Luis qu'il retient.

Laisse-le faire.

Vargas prend la lettre, l'aspire, puis la jette sur la table de gauche.

D. LUIS, à part, le regardant.

Il ne lit plus.

LE DUC *.

Il ne meurt pas.

S'approchant de Vargas à voix basse.

Vous vous exposiez à sa place : vous l'aimez donc beaucoup!

VARGAS.

Comme un fils, monseigneur.

LE DUC, plus haut.

Vous l'osez dire à ma face!

VARGAS, allant à D. Luis.

Eh bien, oui, je suis son père.

D. LUIS **.

Mon père!

* Vargas, le Duc, D. Luis.

** Le Duc, Vargas, D. Luis.

LE DUC.

Des preuves, monsieur, des preuves de ce que vous avancez, à l'instant même.

VARGAS.

Et Lowendéghem qui n'est plus!

LE DUC.

Oui, une de vos créatures, sans doute, que vous avez envoyée vers mon fils, fondant sur cette révélation une fable, une intrigue. Puis, pour assurer votre fourberie, vous vous êtes défait de cet homme.

D. LUIS.

Serait-il possible!

VARGAS.

Ah! pour lui prouver que je suis son père, D. Luis a-t-il besoin d'un autre témoin que lui-même? Il était là quand, reculant tous deux devant cette dépêche, nul de nous n'osait l'ouvrir. Eh bien! qui de vous ou de moi a voulu l'immoler à sa peur? Qui a tremblé pour son fils? Qui s'est jeté entre lui et la mort?

LE DUC.

D. Juan, que vous soyez l'inventeur de cette fable, ou que vous en soyez la dupe, peu importe! Vous ne tromperez personne.

VARGAS.

Ah! désabusez-moi donc aussi, monseigneur, et faites que mon cœur ne se trompe pas lui-même, car j'aime D. Luis, croyez-moi. Je n'espérais plus le revoir; depuis vingt ans mon âme en portait le deuil. Le Ciel a pris pitié de mes larmes. Oh! vous le voyez; le doigt de Dieu est dans tout ceci. Rendez, rendez-moi mon enfant.

D. LUIS.

Cet accent de vérité... dans le meurtrier de Lowendéghem... Quel mystère! Mon Dieu, mon Dieu!

LE DUC, qui commence à se troubler malgré lui, tire Vargas à l'écart, et lui dit à mi-voix.

Et quand toute cette histoire ne serait pas fausse comme elle l'est, croyez-vous que j'abandonnerais ainsi l'unique héritier de ma gloire et de mon nom? C'est mon fils d'adoption du moins.

VARGAS.

C'est mon fils de naissance.

LE DUC, s'oubliant plus haut.

Il est à moi par la tendresse.

VARGAS.

Il est à moi par le sang.

D. LUIS, qui a remonté un peu la scène, s'arrête.

Assez, de grâce! Trève à ces pénibles débats, c'est moi qui vous en conjure. Puisque Lowendéghem n'est plus, je ne prends pour juge en cette question que la duchesse d'Albe, à qui je vais en écrire.

LE DUC *.

Comment D. Luis, tu hésites! Balancerais-tu entre un misérable bourgeois anobli et le duc d'Albe?

VARGAS, bas à D. Luis.

C'est-à-dire l'esclave d'un despote, le bourreau de la Belgique.

D. LUIS.

Au nom de ma patrie et de ma mère, taisez-vous.

LE DUC.

Rappelle-toi toutes ses infamies.

VARGAS, bas à D. Luis.

Souviens-toi de tous ses crimes.

* Le Duc, D. Luis, Vargas.

D. LUIS.

Grâce tous deux, grâce pour vous-mêmes.

LE DUC.

Mais c'est le meurtrier de Lowendéghem, l'apostat de la liberté.

VARGAS, à mi-voix.

Mais c'est le lâche rival du comte d'Egmont, le Judas de l'hospitalité.

LE DUC.

Écoute... c'est lui qui prépara le poison d'Élisabeth.

VARGAS, à mi-voix.

Regarde... c'est lui qui alluma le bûcher de D. Carlos.

D. LUIS.

Arrière tous deux, laissez-moi! — vous me feriez bénir le mystère qui entoure mon berceau, et maudire le jour qui m'a vu naître. — Il est mort, il est au ciel celui dont je voudrais porter le nom. Mais vous, vous me couvrez de honte, vous m'épouvantez. — Laissez-moi! par pitié, laissez-moi.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

LE DUC, VARGAS.

Le Duc et Vargas restent un moment comme attérés sous cette parole; le Duc éclate enfin.

LE DUC.

Vous ai-je supporté avec assez de patience, monsieur? A mon tour. Comte de Vargas, votre royal protecteur vous a imposé à moi comme secrétaire; mais il ne vous a pas garanti contre le fouet et la corde... et ici je suis grand justicier.

Il va à la porte du fond.

VARGAS.

Malheureux ! qu'ai-je fait? je viens de m'oublier pour la première fois devant le Duc.

LE DUC, dans la coulisse du fond.

A moi, gardes.

VARGAS.

Et vingt années de dévouement à la cause que je sers, perdues en un instant, perdues à jamais, perdues!

Il va tomber assis auprès de la table de gauche, la tête dans les mains et les coudes appuyés sur la table.

LE DUC, revenant aux gardes.

Ici.

VARGAS.

Maudite dépêche qui m'a fait me trahir!...

LE DUC, rentrant, aux gardes.

Emparez-vous de cet homme.

VARGAS, ses yeux tombent sur la lettre.
Il la prend.

Ah ! que vois-je? ce qui m'a perdu pourrait-il me sauver?... Avant de me livrer aux mains de vos gardes, veuillez, monseigneur, jeter les yeux sur le *post-scriptum* de la lettre du roi.

LE DUC fait signe aux gardes de s'éloigner, il prend la lettre et lit.

« Non, Ferdinand, je ne veux pas que M. de « Vargas vous quitte... »

VARGAS.

C'est-à-dire que votre excellence voulait m'éloigner de sa personne.

LE DUC, lisant.

« Je l'ai placé près de vous comme un autre moi-« même; n'oubliez pas qu'il m'appartient corps « et âme, et que si je réponds de l'âme à Dieu, vous « répondez du corps au roi. — Vous m'êtes cher, « Ferdinand, comme un fils, comme mon propre

« sang ; mais vous savez que, lorsque j'en ai de « mauvais, je n'hésite pas à me le faire tirer. Que « par ainsi le Ciel vous soit en aide ! »

VARGAS.

Signé, moi, le roi.

LE DUC, froissant la lettre avec colère.

Odieuse politique ! ne m'en délivrerai-je jamais ? Est-ce que cet espionnage me poursuivra partout, jusque sur mon trône ? Est-ce qu'il y a ici d'autre roi que moi ?... Gardes, vous m'avez entendu ?

Les gardes s'avancent.

VARGAS.

Monseigneur, avant de braver la volonté de Philippe, songez au sort de D. Carlos.

LE DUC.

Comte de Vargas, c'est une menace qui ressemble à une prière : à genoux donc ou à la mort, choisissez ; votre sang ou votre honte, comme il vous plaira.

VARGAS.

Votre excellence est trop généreuse... La mort ! la mort ! Gardes, je vous suis.

LE DUC.

Allez.

VARGAS, à part, s'arrêtant.

Que fais-je encore ?... Comme si j'avais le droit de mourir pour un misérable orgueil ! Ma mission n'est pas encore terminée !

Il revient près de la table de gauche et s'agenouille.

O Belgique ! je te donne plus que la vie !

Haut, se tournant vers le Duc.

Qu'exigez-vous de votre secrétaire ?

LE DUC, lui remettant un papier.

Écrivez. « Je n'eus jamais de fils... »

Vargas se trouble et laisse tomber sa plume, le Duc la ramasse et la lui donne.

VARGAS, ayant écrit.

Après, monseigneur?

LE DUC.

« Et si j'ai avancé le contraire, c'était mensonge « et intrigue... »

SCÈNE VII.

VARGAS, LE DUC, D. LUIS.

D. LUIS, entrant par le fond.

Monseigneur...

VARGAS fait un mouvement comme pour se relever.

Ah! Dieu!

LE DUC.

Vous êtes à votre place, monsieur, restez!

D. LUIS, entrant.

M. de Vargas aux pieds du Duc! et cet homme a osé prétendre...

VARGAS, à part.

Patrie! patrie!

Il se lève et s'assied près de la table.

D. LUIS.

Je reviens pour vous annoncer un courrier d'Espagne, duc d'Albe, une dépêche de deuil, aux armes de la maison de Tolède.

LE DUC.

La duchesse serait-elle morte?

D. LUIS, lui remettant une dépêche pliée en rouleau.

Hélas! oui, monseigneur; quelques instants avant d'expirer, elle vous a écrit cette lettre signée de sa main mourante.

LE DUC, à part sur le devant de la scène, après avoir parcouru la dépêche des yeux.

Oui, elle confesse tout... c'est une affreuse révélation; mais la dernière, aussi.

Il met la lettre dans son sein.

D. LUIS.

Excellence, me permettez-vous de lire cette lettre?...

LE DUC.

Non, non... des adieux pénibles.

D. LUIS.

Me la refuser, monseigneur, c'est me prouver...

LE DUC.

M. de Vargas, relisez ce que vous venez d'écrire.

VARGAS, relisant.

« Je n'eus jamais de fils, et, si j'ai avancé le con-
« traire, c'était mensonge et intrigue. »

D. LUIS.

Mensonge et intrigue!

LE DUC.

Signez.

VARGAS, lui remettant l'écrit signé.

Voici!

Le Duc montre la signature à D. Luis; Vargas, épuisé d'efforts, se renverse sur son siége.

La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Chez la baronne de Berghes; petit salon octogone, dont on voit cinq côtés seulement. A droite et à gauche, une petite porte; au fond, une porte d'entrée; de chaque côté, entre la porte du fond et la porte latérale, une fenêtre : la fenêtre de gauche est ouverte et donne sur un balcon. Sur le devant, une petite table à droite; une chaise et un tabouret à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LUIS, ISEULT.

D. LUIS.

Laissez-moi fuir, mademoiselle. Ces jours passés, le cœur plein de joie, je n'hésitais point à vous associer à mes espérances. Mais aujourd'hui, ma route est désolée; laissez-moi y marcher seul. Pardon, j'ai voulu vous voir encore et vous dire adieu!

ISEULT.

Ne vous expliquerez-vous pas, D. Luis? où allez-vous? On disait ce matin que le duc de Médina-Céli remplaçait Ferdinand de Tolède rappelé en Espagne. Est-ce que vous l'accompagneriez? mais répondez-moi donc.

D. LUIS.

Vous le voulez?... savez-vous pour qui, l'échafaud qui se dresse sur cette place?

ISEULT.

Si je le sais! pour le plus grand des Belges.

D. LUIS.

Savez-vous aussi quel est l'assassin du comte d'Egmont?

ISEULT.

Le duc d'Albe.

D. LUIS.

Eh bien! si vous aviez pour protecteur, pour ami, pour père le duc d'Albe, le rival du comte de Vargas, le bourreau d'Egmont, que feriez-vous?

ISEULT.

Je le renierais, je le maudirais.

D. LUIS.

C'est ce que je viens de faire, Iseult.

ISEULT.

Vous!

D. LUIS.

Moi, orphelin que le sort avait caché dans un berceau de prince. J'avais grandi sous les regards du duc d'Albe : toujours rebelle à ses leçons, et me souvenant sans cesse de la Belgique où je naquis, je respectais pourtant le Duc comme un protecteur, comme un ami, comme un père; s'il y avait du sang à ce nom, je ne l'avais pas vu verser et je n'y avais pas trempé les mains. Mais c'est moi qui ai arrêté Egmont; mais le jugement d'Egmont est un assassinat; mais à la vue de son échafaud, je me suis rappelé que j'avais une patrie; et j'ai maudit, renié pour mon père le complice de M. de Vargas, le bourreau du comte d'Egmont, le duc d'Albe.

ISEULT.

Oh! tant mieux. Je vous estime et vous aime davantage.

D. LUIS.

Mais je suis sans famille, sans nom.

ISEULT.

Quoi qu'il vous arrive, si délaissé que vous fasse le sort, il vous restera toujours une amie, une sœur.

D. LUIS.

Vous, ma sœur! pardonnez-moi, Iseult, mais ce nom m'épouvante malgré moi; il pèse sur ma langue comme un blasphème. Pourquoi? je l'ignore. C'est peut-être que le malheur m'a rendu faible et superstitieux; c'est qu'en me rappelant les liens de famille qui viennent de se briser, ce nom, il me semble, me replonge encore dans les ténèbres de mon berceau et dans la sanglante gloire de mon adoption.

ISEULT.

D. Luis, il faut que je vous dise une de mes pensées. — Par delà cette odieuse place où la hache nous fait tous frères devant la mort, — voyez, les yeux s'arrêtent sur une aiguille de pierre.

D. LUIS.

C'est le couvent et l'hospice de Sainte-Claire, où je vous ai vue au sermon du révérend Vasquez.

ISEULT.

Depuis quelques jours, des chaînes nouvelles et inconnues m'attachent au monde; mais si Dieu les brisait, ce couvent me servirait d'asile. Alors peut-être vous ne me refuseriez pas le doux nom que j'attends de vous...

D. LUIS.

Ma sœur! oui, vous l'êtes : n'avons-nous pas une même mère qui est la Belgique? Votre main, Iseult! Mais vous tremblez.... enfant! est-ce que

vous redouteriez déjà cette adoption mutuelle de nos deux âmes au sein de la même infortune.

ISEULT, retirant sa main.

Merci, mon frère...

S'éloignant.

Assez, monsieur. — Ce nom m'épouvante à mon tour. — C'est une journée affreuse que celle-ci! — Que se passe-t-il donc sur cette place? — Voyez, est-ce déjà le supplice d'Egmont?

D. LUIS, au balcon.

Non. C'est un homme que le peuple poursuit de pierres et d'imprécations.

ISEULT.

Qui que ce soit, il faut le sauver.

D. LUIS.

Il se dirige vers cet hôtel.

ISEULT.

Allez..... secourez-le... Par cette porte... vous serez plus tôt sur la place; moi, je vais donner ordre aux gens de l'hôtel de vous suivre.

D. LUIS, à la porte du fond.

Je reviendrai.

Il s'en va. Iseult sort par la porte de droite.

SCÈNE II.

VARGAS, seul.

Il entre tout troublé par la petite porte de gauche, qu'il referme aussitôt avec précipitation.

C'est qu'ils m'auraient tué, s'ils m'avaient pris... Mourir par la main de mes compatriotes, dans leur haine et leur mépris, moi! — Pauvre Egmont! impossible de le sauver; ils m'ont pris pour son bourreau. — Colère aveugle, mais puissante! et qui portera des fruits de mort, auxquels je ne goûterai pas seul!...

SCÈNE III.

VARGAS, JÉRONIMO.

VARGAS.

On frappe à la petite porte de droite.

Qui vient ici ?

JÉRONIMO, en dehors.

Jéronimo.

Vargas ouvre.

Je vous cherchais, monsieur le comte, quand je vous ai vu fuir devant la populace... ; mais venez vite, le Duc vous demande pour signer l'arrêt d'Egmont.

VARGAS.

La foule entoure encore cet hôtel ; j'attendrai qu'elle soit dissipée. Va dire au gouverneur que je te suis.

JÉRONIMO.

Le duc de Médina-Céli vient d'arriver.

VARGAS, vivement.

Comme successeur de Ferdinand de Tolède?...

JÉRONIMO.

Dans le gouvernement de la Belgique.

VARGAS.

Le Duc rappelé, Médina-Céli gouverneur, les patriotes en armes... ; sais-tu que ce serait le triomphe de l'insurrection flamande?...

JÉRONIMO.

Surtout, si elle avait d'Egmont pour chef ; mais elle va mourir avec lui.

VARGAS.

Après tout, d'Egmont, ce n'est qu'un homme.

JÉRONIMO.

Il compte, dit-on, sur la grâce du gouverneur et du roi.

VARGAS.

Il mourra!

JÉRONIMO.

Je vais dire au duc d'Albe que vous me suivez.

Il sort.

SCÈNE IV.

VARGAS, seul.

Oui, je vais le suivre; mais auparavant il me reste un devoir à remplir. Oh! si, après vingt années de regrets et de larmes, il m'a fallu renoncer à mon fils; si, devant le duc d'Albe, j'ai trouvé assez de courage pour étouffer dans mon sein tout ce qui ne palpitait pas pour ma patrie, ici du moins je suis père, et j'ai un malheur à prévenir... Iseult..., je veux, je dois lui apprendre... Je joue ma tête et je puis la perdre d'un instant à l'autre; que du moins je ne lègue pas à ma fille le crime et l'inceste pour héritage.

SCÈNE V.

VARGAS, ISEULT.

ISEULT, arrivant par la porte de droite.

Mon père...

VARGAS.

Bonjour, Iseult... Je te cherchais...; j'ai à te parler.

Il s'assied.

Viens...

Il montre un siége à Iseult.

Assieds-toi là.. — Non, ici.

Il lui montre un tabouret auprès de lui.

ISEULT, s'asseyant sur le tabouret, les coudes appuyés sur les genoux de Vargas.

Mon bon père!

VARGAS.

Ma pauvre enfant..., hier j'ai été imprudent peut-être... Ce jeune homme dont tu m'as parlé... dont je t'ai parlé moi-même..., voyons..., ouvre-moi ton cœur, là, comme à ton meilleur ami.

ISEULT, se cachant la tête dans les genoux de Vargas.

Grâce, mon père... Faut-il vous dire que j'aime D. Luis? Est-ce que je le sais moi-même?— Mais c'est presque un étranger pour moi...

VARGAS.

Excuse-moi, ma fille; j'avais craint... Au fait, ce jeune homme est d'un rang trop élevé...

ISEULT, levant la tête.

Ne suis-je pas l'héritière de la baronne de Berghes?

VARGAS.

D. Luis est le fils...

ISEULT.

Du duc d'Albe : et quand même! Au dire de ma tante, il n'est duc ni prince que sa pupille ne vaille.

VARGAS.

Mais c'est de l'orgueil.

ISEULT.

Au dire de mon cœur, D. Luis peut se passer de titres et son épouse de blason.

VARGAS.

Mais c'est de l'amour.

ISEULT.

De l'amour!

VARGAS.

Tu me trompais!

ISEULT.

Je m'abusais moi-même.

VARGAS.

Tu aimes ce jeune homme.

ISEULT, se levant.

C'est vous qui me l'apprenez. — De l'amour! — Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, il m'a semblé que je l'avais vu déjà, dans mes souvenirs, au moins. Quand il m'a parlé, sa voix m'était connue et sa pensée aussi... Je voulais fuir, et je restais; lui imposer silence, et je l'écoutais; lui répondre, et je l'écoutais encore.

VARGAS.

Ainsi donc, je t'aurais sacrifiée toi aussi, innocente victime, au dieu inconnu que je sers!

ISEULT.

Comment?

VARGAS.

Voué à une œuvre que tu ne peux comprendre, j'ai oublié que j'étais père, comme jadis j'avais oublié que j'étais époux.

ISEULT.

Vous, le plus noble et le meilleur des hommes.

VARGAS.

Ne dis pas cela. Étais-tu donc trop enfant pour t'apercevoir que ta mère n'était pas heureuse, et qu'en lui préférant une idée... qui est le rêve de ma vie, j'avais fait son malheur?

ISEULT.

Oh! n'accusez pas sa mémoire : elle ne me l'a pas dit... ses larmes parlaient seules.

VARGAS.

Si je les avais vues couler!... Mais les tiennes, où les verseras-tu, si ce n'est dans mon sein?

ISEULT.

De grâce, revenez à vous. — Que vouliez-vous me dire de D. Luis?

VARGAS.

Enfant, tu as de la force... et de l'indulgence pour ton père, n'est-ce pas?

ISEULT.

Dites du respect et de l'adoration.

VARGAS.

Iseult, je t'ai parlé quelquefois d'un secret et d'un malheur qui pesaient sur ma vie — avant que je n'épousasse ta mère...

ISEULT.

C'est vrai.

VARGAS.

D'une première femme et d'un fils au berceau qui me fut enlevé?

ISEULT.

Qu'allez-vous dire, monsieur?

VARGAS.

Eh bien, cette nuit, j'ai su...

ISEULT.

N'achevez pas.

VARGAS.

Que cet enfant vivait...

ISEULT.

Oh! taisez-vous.

VARGAS.

Et que D. Luis était...

ISEULT.

Taisez-vous donc.

VARGAS, se levant.

Était ton frère.

ISEULT.

Mais c'est une fable, n'est-ce pas?

VARGAS.

Iseult, pardonne-moi; j'ai dit la vérité.

ISEULT, collant sa tête contre le sein de Vargas.

O mon Dieu! mon Dieu!

VARGAS.

Il faut que nos pères aient été maudits, mon enfant, car nous sommes bien malheureux.

ISEULT.

Ne parlez pas ainsi, mon père. Dieu ne vous a-t-il jamais béni?

VARGAS.

Oh! si... J'ai tort de me plaindre : ne t'a-t-il pas donnée à moi!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, D. LUIS.

Au moment où D. Luis entre, Vargas, qui tenait sa fille dans ses bras, s'en éloigne précipitamment.

D. LUIS entrant par le fond.

Iseult, la foule est dissipée... Celui qu'elle poursuivait a disparu, et savez-vous... Que vois-je? Il est ici, cet homme!...

ISEULT.

Cet homme? Est-ce que vous connaissez?...

D. LUIS.

Si je le connais?... Que vient-il faire chez vous?

ISEULT.

M'apprendre... qu'il est votre père.

D. LUIS.

Il a osé le dire.

ISEULT.

Et vous?...

D. LUIS.

Ne me forcez pas à vous répondre, Iseult.

ISEULT.

Mais... c'est que je suis sa fille, moi!

D. LUIS.

Vous, la fille de... A votre tour, mademoiselle, connaissez-vous cet homme? savez-vous son nom?

ISEULT.

C'est Albernot van Stad...

D. LUIS.

Comte de Vargas.

ISEULT.

Vargas, D. Juan de Vargas!

D. LUIS.

Lui-même.

ISEULT, à son père.

Mais dites donc que vous ne vous appelez pas de ce nom infâme.

VARGAS.

Il est demeuré comme attéré pendant le dialogue précédent; il se penche sur le dos d'une chaise, en se cachant la face dans ses mains.

Ma fille! ô ma fille!

D. LUIS.

C'est le président du tribunal de sang qui a condamné d'Egmont.

ISEULT.

Et voilà donc pourquoi il me cachait son titre!

D. LUIS.

Le secrétaire et l'espion du Duc, exerçant son odieux métier aux dépens des patriotes belges.

ISEULT.

Et je suis sa fille!

D. LUIS.

Voulez-vous encore que je vous appelle ma sœur?

ISEULT, comme égarée.

Non, non; vous êtes mon fiancé, celui que mon père m'a destiné pour époux. — Pourquoi le tairais-je? N'est-ce pas lui qui a livré mon cœur à votre amour? N'est-ce pas lui qui vient de m'apprendre que je vous aimais d'amour?...

VARGAS, assis et tout ému.

Iseult, Iseult!...

ISEULT.

♯ Mon père — M. de Vargas!... Ah! oui, je commence à vous connaître. Savez-vous que, depuis hier, il me venait à l'esprit d'étranges soupçons, que j'avais bien de la peine à repousser?... Le mystère dont vous vous enveloppez, le rôle que vous me faites jouer dans vos intrigues, jusqu'à l'or que vous me prodiguez, tout cela m'a fait croire...

VARGAS.

Et toi aussi... ce respect que tu avais pour moi, cette confiance que tu m'accordais, un mot a suffi pour tout détruire.

ISEULT.

♯ Mais démentez-le donc, démentez-le.

VARGAS.

J'aurais pu m'attendre à tout : — mais au mépris de ma fille, mais à son abandon, jamais.

ISEULT.

♯ Oh! vous, pleurer!... qu'ai-je donc dit? qu'ai-je donc fait?

Elle s'agenouille sur le tabouret.

— Grâce, mon père! j'étais folle... N'allez pas croire, au moins, que j'aie pu vous soupçonner un instant.

Elle se jette dans ses bras.

Je vous respecte, je vous aime toujours. — Vous mépriser, vous abandonner, vous qui n'avez que moi! Jamais! jamais!...

A D. Luis.

Quittez-nous, monsieur! ne troublez pas davantage l'union du père et de la fille.

D. LUIS.

Ah! ce n'est pas mon père, du moins. — Mon

père à moi, celui dont j'ai appris le nom cette nuit, savez-vous ce qu'il était, savez-vous ce qu'il a fait?

ISEULT, entraînant Vargas.

Viens, viens, mon père ; seul je te bénirai, je te chérirai.

VARGAS, retenant sa fille.

Restons encore, restons.

D. LUIS.

Le dernier d'une race de héros qui ont dépensé tout leur or et tout leur sang au service de leur patrie et de leur Dieu, mon père à moi n'a démenti ni leur gloire, ni leur dévouement. Au lieu de servir lâchement et honteusement la cause de l'étranger...

ISEULT, à Vargas qu'elle cherche à entraîner.

Ne l'écoutez pas; venez, venez.

VARGAS.

Tais-toi, tais-toi.

D. LUIS.

Au lieu de se faire l'instrument, le valet de la tyrannie, il en a été l'adversaire et la victime.

ISEULT, à Vargas.

Mais quel intérêt prenez-vous donc à ses insultes?

VARGAS.

Silence! te dis-je.

D. LUIS.

Il est tombé martyr, il y a vingt-deux ans, en combattant contre l'oppression espagnole, dans une guerre prématurée. Mais, Dieu merci! les temps sont mûrs, et je me sens la force de venger sa défaite et de racheter sa mémoire.

VARGAS, qui a quitté Iseult et s'est approché de D. Luis.

La mémoire de qui?... Tu n'as pas dit son nom.

D. LUIS *.

Arrière, monsieur! Je ne veux pas, je ne dois pas le prononcer devant vous.

VARGAS.

Ce nom... c'est... c'est Robert d'Artewelde.

D. LUIS.

Malheureux!... Ne souille pas le nom de mon père avec les lèvres d'un traître.

VARGAS, hors de lui-même.

D. Luis... Iseult... mes enfants! — grâce! — merci, mon Dieu! — écoutez-moi.

D. LUIS.

Maintenant, Iseult, adieu!

VARGAS.

Ma fille, retiens-le... qu'il reste... Il faut que je vous parle...

ISEULT, à D. Luis déjà sur le seuil.

D. Luis...

D. LUIS, s'arrêtant.

Hâtez-vous, monsieur, car le Duc, conduit par Jéronimo, a pris tout à l'heure le chemin de cet hôtel.

VARGAS.

Me réhabiliter dans le cœur de ces enfants, initier leur âme à toute l'étendue de mon dévouement, c'est un bonheur que je paierais de ma vie, si elle m'appartenait.

D. LUIS.

Eh bien, monsieur?

VARGAS.

Mais ce bonheur, l'ai-je mérité? Mon sacrifice n'est pas encore consommé, et je songe déjà à la récompense.

* Iseult, Vargas, D. Luis.

ISEULT.

Dites, nous vous écoutons.

VARGAS.

Eh! pourrez-vous m'entendre? Ce qu'il y a de gloire dans mon ignominie, ce qu'il y a de sublime dans ma honte, le comprendrez-vous? Votre vie commence à peine; l'innocence est votre seule vertu, l'amour toute votre faute; vous n'avez encore versé que des pleurs. Dans la voie où je marche, il y a de la haine, des crimes et du sang.

D. LUIS.

Quel est ce mystère?

VARGAS.

Toi, toi, crois-tu donc être seul à maudire l'étranger? — A la vue du faible qu'on opprime, du pauvre qu'on écrase, si ton cœur bondit sous le velours, le mien saigne dans ma poitrine; ton épée s'émeut dans son fourreau, la mienne tressaille sous ma main. J'ai rongé, comme toi, le mors qui nous enchaîne; comme toi, je murmure aussi tout bas les noms de patrie et de liberté.

D. LUIS.

Vous!

VARGAS.

Oui, moi! Dans le camp des ennemis de la Belgique, ne pouvant plus la défendre à cœur nu et à la face du glaive, j'ai cherché d'autres armes, la ruse, la trahison...

D. LUIS, reculant avec indignation.

La trahison!...

VARGAS, avec amertume.

Oh! tu ne m'entends pas; dans tes rêves de force

et de jeunesse, il n'est pour toi qu'un seul courage, celui de la mort; qu'une seule route, celle de l'honneur.

ISEULT.

Moi, mon père, je sais que vous avez toujours eu pitié de vos frères.

VARGAS.

Oui, enfants; comme vous, j'ai ouvert mon cœur à toutes les larmes silencieuses de la Belgique; mais moi, j'ai pris sur mes épaules le fardeau des muettes douleurs de ma patrie, je me suis dévoué pour elle au crime et à l'infamie.

ISEULT, reculant avec horreur.

A l'infamie!...

VARGAS.

Mais toi non plus, tu ne m'entends pas? Victime résignée, âme sans tache, tu ne connais le dévouement qu'avec la vertu, et le martyre que dans l'innocence.

D. LUIS, pressant Vargas.

Seigneur!

ISEULT.

Mon père!

VARGAS.

Laissez-moi tous deux, laissez-moi. — Depuis vingt ans je marchais seul dans ma voie, sûr de moi-même, en paix avec ma conscience : je vous ai rencontrés, et le doute s'est glissé dans mes pensées, et le remords s'est emparé de mon âme. Ne me retenez pas davantage ici entre la loyauté de l'homme et la pureté de l'ange, face à face avec votre vertu et votre innocence. Laissez-moi fuir : devant vous je n'éprouve que du re-

mords; auprès du duc d'Albe je retrouverai ma résolution.

Il va pour sortir par la porte du fond, et recule en disant :

C'est lui !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'ALBE, UN GREFFIER avec une sentence, JÉRONIMO, SUITE.

LE DUC, entrant, précédé de Jéronimo.

Pardieu ! M. de Vargas, vous vous faites chercher après vous être fait attendre. Heureusement, Jéronimo m'a appris que vous étiez dans l'hôtel de la baronne de Berghes, sur la place de l'exécution. La victime et le bourreau sont prêts : votre signature...

VARGAS *.

Mais...

LE DUC.

Hâtons-nous, M. le président. Médina-Céli vient d'arriver; montrons à ce courtisan comme on étouffe les révolutions au berceau.

VARGAS.

Une plume, Iseult.

ISEULT.

Grâce, mon père, grâce pour vous-même!

D. LUIS.

Grâce, monseigneur, grâce pour Egmont!

On entend un roulement de tambours dans le lointain.

LE DUC.

M. de Las Navas, votre compagnie vous réclame au pied de l'échafaud.

* Iseult, Vargas, le Duc, Jéronimo, D. Luis; et par derrière, le greffier et la suite du Duc.

D. LUIS tire son épée, et la jette à terre.

Je ne suis plus le soldat de l'Espagne.

LE DUC.

On vous a demandé une plume, mademoiselle.

ISEULT *.

Je ne suis pas la servante du bourreau.

Jéronimo prend une plume sur la table de droite, et vient la présenter à M. de Vargas.

VARGAS, remettant au Duc la sentence signée.

A lui le crime! à moi la honte! — à Dieu la vengeance!

LE DUC, remettant la sentence au greffier.

Qu'on se presse. — M. de Vargas, accompagnez-moi sur ce balcon, et tenez-vous à mon côté; c'est le devoir du juge d'assister au supplice du coupable.

ISEULT, après avoir suivi des yeux les mouvements de son père, et l'avoir supplié du regard, s'avance vers D. Luis.

Mon frère! conduisez-moi au couvent de Sainte-Claire.

La toile tombe.

* Iseult, Jéronimo, Vargas, le Duc, le greffier, D. Luis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Chambre dans l'hôtel du gouverneur; dans un angle, à gauche, une fenêtre ouverte, avec rideaux et balcon; du même côté, sur le devant, une petite porte dérobée; au fond, une grande porte deux battants. Dans l'angle, à droite, une porte avec encastrement; cette porte s'ouvre sur la chambre à coucher du duc; du même côté, sur le devant, une porte dans la tenture; une table à droite, avec fauteuils et tabourets. Il fait nuit; il y a un flambeau sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

JETTER, JÉRONIMO.

Ils sortent de la chambre à coucher du Duc avec une malle qu'ils portent ensemble. Arrivés au milieu de la scène, ils la déposent comme pour se délasser.

JETTER.

Ouf!

JÉRONIMO.

Courage! nous avons fini.

JETTER, s'asseyant sur la malle.

Raison de plus pour prendre notre temps.

JÉRONIMO.

Paresseux!

JETTER.

Et puis, Jéronimo, prolongeons nos adieux; car après cette besogne, chacun de son côté : toi en Espagne, à la suite du duc d'Albe; et moi ici, dans l'hôtel du nouveau gouverneur, le duc de Médina-Céli.

JÉRONIMO.

Voilà deux jours à peine que nous sommes frères de corvée... et de table...

JETTER.

Et dire que nous allons trinquer ensemble pour la dernière fois.

JÉRONIMO.

A qui la faute?

JETTER.

Au duc d'Albe, qui nous quitte... malgré lui.

JÉRONIMO.

A toi, Jetter, qui ne veux pas le suivre.

JETTER.

En Espagne!

JÉRONIMO.

Pourquoi pas?

JETTER.

Impossible; ton duc, que le Ciel sans doute punit déjà de l'assassinat du comte d'Egmont, ton duc n'est plus gouverneur des Pays-Bas; or ce palais est celui du gouverneur, et je suis un des meubles de ce palais; donc je reste.

JÉRONIMO.

Et moi je pars : car Philippe est le représentant de Dieu; le duc d'Albe est le bras droit de Philippe; et je suis le poignard du duc d'Albe.

JETTER.

Voilà, tu es Espagnol et je suis Belge : vive le roi! c'est ta devise; et la mienne : vive la patrie! Et sous cette livrée de serf, mon cœur de Flamand bat plus libre, chaque fois qu'un de ces hôtes insolents que l'étranger nous envoie fait ses préparatifs de départ.

Il se lève.

Ah! par saint Georges, si l'armée de l'indépendance...

JÉRONIMO.

Avait une cave comme celle du gouverneur, tu deviendrais un héros, n'est-ce pas?

JETTER.

Tu verrais!

JÉRONIMO.

En attendant, Belge par nature, ivrogne par tempérament, meuble de cet hôtel par état, ne bouge d'ici que pour conduire tes hôtes, et n'ouvre la bouche que pour boire à leur santé.

JETTER.

Allons donc boire à la tienne.

Ils reprennent la malle et vont sortir par la petite porte de gauche.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'ALBE, puis VARGAS.

LE DUC, entrant par la porte du fond.

Jéronimo!

JÉRONIMO.

Plaît-il, Excellence?

LE DUC.

Nous devons partir au point du jour; tout sera-t-il prêt?

JÉRONIMO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Il suffit.

Jetter et Jéronimo sortent.

Jéronimo et Vargas, mon satellite et mon secrétaire, voilà donc les seuls hommes qui m'accompagneront dans ma fuite; et encore, de ces deux hommes, il en est un que je voudrais... Patience! ce n'est pas quand je retourne près du maître que

je puis me défaire du gardien qu'il m'a donné.

Vargas entre par la porte du fond.

Me rappeler en Espagne! me donner pour successeur un Médina-Céli... Et si je refusais d'obéir! et si je gardais encore mon gouvernement... Mais déjà, avec le pouvoir, tout s'est retiré de moi, et les soldats qui protégeaient ma personne, et les flatteurs qui adoraient ma puissance... Vous seul, comte de Vargas, oubliant de douloureux débats, vous seul m'êtes resté fidèle.

VARGAS.

Vous êtes un si grand général!

LE DUC.

Ce qui me console dans ma disgrâce, ce qui m'exalte dans ma chute, c'est que je ne laisse plus rien à faire après moi en Belgique. Du même coup, je viens d'abattre la tête d'Egmont, et la cause de la rébellion... Où sont les clameurs dont on me menaçait? Ne vous l'avais-je pas dit : Dieu éteint l'orage dans la pluie, on étouffe la révolte dans le sang?

VARGAS.

Vous êtes un si grand politique!

LE DUC.

Est-ce que vous devenez courtisan, M. de Vargas?

VARGAS.

Pour vous faire oublier ce que vous avez perdu... votre sceptre de gouverneur aux mains d'un intrigant; votre épée de général ensevelie dans son fourreau; et plus que tout cela, l'avenir de votre nom qui vous échappe avec D. Luis.

LE DUC.

Assez. C'est la dernière nuit que je passe en Belgique... que je goûte au moins quelque repos!

VARGAS.

Vous voulez donc que je veille seul.

LE DUC.

Comte de Vargas, à demain !

VARGAS.

Dormez, monseigneur.

Le duc sort par la porte de droite.

SCÈNE III.

VARGAS seul, les yeux fixés sur la porte que le duc vient de fermer.

Dormir, toi ! d'un autre sommeil que celui de la mort... Oh ! non, il y aura bien dans la Belgique une tombe pour nous deux. — Est-ce que les germes d'insurrection que j'ai semés dans cette ville ne seraient point près d'éclore? est-ce que le sang d'Egmont ne suffirait pas à les féconder ? Aurais-je trop compté sur le prince d'Orange ?

Il s'approche de la fenêtre.

J'ai beau regarder, j'ai beau prêter l'oreille, pas un mouvement dans cette capitale, pas un rugissement qui trahisse le réveil du lion belge. Hélas ! tout dort excepté moi : la haine défaillit chez les Flamands ; et demain le plus insolent de leurs maîtres, le plus acharné de leurs ennemis, sortira de Bruxelles en plein jour, comme un père de sa maison, sans qu'une pierre le salue au passage ! Oh ! les fils dégénérés.

Il se penche avec douleur sur le rebord de la croisée.

SCÈNE IV.

VARGAS, JETTER, ISEULT.

JETTER, paraissant à la porte du fond avec Iseult.

Tenez, il est encore ici.

Sur un signe d'Iseult, il sort.

ISEULT.

Oh! mon Dieu, ne m'abandonnez pas.

VARGAS, se retournant.

Vous, Iseult!

ISEULT.

Oui, monsieur.

VARGAS, faisant un pas vers elle.

Pourquoi quitter à cette heure votre retraite?

ISEULT.

Pour sauver vos jours.

VARGAS.

Est-ce qu'ils seraient en danger?

ISEULT.

Venez, je vous dirai, suivez-moi.

VARGAS.

Que je te suive, explique-toi d'abord.

ISEULT.

Ailleurs, venez donc.

VARGAS.

Parle, ici, ici...

ISEULT.

D. Luis...

VARGAS.

Est-ce lui qui en veut à mes jours?...

ISEULT.

Oh!...

VARGAS.

Je lui ai fait assez de mal!

ISEULT.

D. Luis qui m'a conduite...

VARGAS.

Au couvent de Sainte-Claire, après?

ISEULT.

M'a écrit ce soir qu'une émeute se formait aux portes de Bruxelles, contre le duc d'Albe et contre vous.

VARGAS.

Hein!

ISEULT.

Et qu'à la faveur des ténèbres, on viendrait assiéger cet hôtel, que les gardes wallones ne défendent plus, — pour en arracher, avant leur départ, le gouverneur et son secrétaire.

VARGAS, marchant à grands pas.

Dieu m'aurait-il exaucé? Il y a donc encore par cette ville quelques bourgeois résolus et dévoués, des héros populaires au sang qui bout, à la haine qui se souvient, au bras qui frappe; je n'osais plus l'espérer.... achève....

ISEULT.

D. Luis s'est trouvé au milieu des factieux!

VARGAS.

Ne l'appelle plus D. Luis; appelle-le Philippe; c'est le nom de ses aïeux, c'est le sien. — Courage, mon fils!

ISEULT.

Vous vous trompez, seigneur, ce n'est point par des crimes qu'il veut servir la cause nationale. « Avertis ton père, m'écrit-il, je sauverai celui « qui fut le mien... »

VARGAS.

Le duc d'Albe, son père, et il veut le sauver... Oui-da! jeune homme, nous verrons.

ISEULT.

Je vous attends, mon père.

VARGAS.

Iseult, que Dieu te récompense, car je te dois plus que la vie.

ISEULT.

Venez donc.

VARGAS.

Pars seule.

ISEULT.

Et vous!

VARGAS.

Moi!... Je reste.

ISEULT.

Mais vous n'y pensez pas... C'est tout à l'heure qu'ils vont venir.

Allant à la fenêtre.

Voyez-vous ce point rougeâtre à l'horizon; ce sont eux qui incendient la porte d'Anvers. Le prince d'Orange est, dit-on, dans la ville, et se tient prêt à les soutenir.

VARGAS.

Je reste, te dis-je.

ISEULT.

Mais c'est une mort affreuse qu'ils vous préparent!

VARGAS.

Je le sais bien.

ISEULT.

Une mort abreuvée d'ignominies, rassasiée de tortures.

VARGAS.

Mais nous serons deux, n'est-ce pas?

ISEULT.

Le duc d'Albe et vous.

VARGAS.

Encore une fois, je reste.

ISEULT.

Mais c'est de la folie.

VARGAS.

Et ne me comprends-tu pas? Il est là, celui que je suivrai partout; au pilori, sur la croix, dans l'enfer, le duc d'Albe est là.

ISEULT.

Et vous ne voulez pas fuir sans lui ?

VARGAS.

Je veux que nous mourions ensemble.

ISEULT.

Eh bien ! nous serons trois, alors.

VARGAS.

Comment ?

ISEULT.

Ce que M. de Vargas fait pour son maître, je puis bien le faire pour mon père, moi ! Je reste pour partager votre sort.

VARGAS.

Oh ! c'est impossible !

ISEULT.

Je saurai bien mourir, allez.

VARGAS, éperdu.

Toi... par ma faute... non, cela ne sera pas, Iseult; ton dévouement me décide; je cède : il faut fuir, viens... viens.

ISEULT.

Merci, mon père, merci.

VARGAS, allant pour sortir par le fond.

Hâtons-nous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JÉRONIMO, UN PRISONNIER.

JÉRONIMO, encore dans la coulisse.

M. de Vargas.

ISEULT.

On vous cherche.

VARGAS.

Un des gens de l'hôtel...

Il la mène à la porte dérobée de gauche.

Pars seule d'abord pour ne pas trahir notre fuite.

Iseult sort ; Vargas revenant en scène.

Ah ! elle est partie.

— Jéronimo; c'est toi qui m'appelles.

JÉRONIMO, entrant par le fond.

Oui, seigneur. Voici un homme que l'on a saisi près de l'échafaud d'Egmont, excitant le peuple à la révolte.

VARGAS.

Ah!

JÉRONIMO.

Faut-il le conduire aux gardes du nouveau gouverneur?

VARGAS.

Non. Ils le relâcheraient. J'en fais mon prisonnier. — Va prendre quelque sommeil, mon bon Jéronimo.

JÉRONIMO.

Le duc d'Albe m'a commandé de veiller pour être prêt à ses ordres; je passe la nuit à trinquer avec Jetter.

VARGAS.

Tiens, alors, voilà quelques carolus pour faire tes adieux au vin du Rhin.

JÉRONIMO.

Merci, seigneur comte.

Il sort par le fond.

VARGAS.

Cela va bien; il est déjà à moitié ivre. — Voyons le prisonnier.

SCÈNE VI.

LE PRISONNIER, vêtu en manant belge, VARGAS.

VARGAS assis près de la table de droite.

Qui êtes-vous?

LE PRISONNIER.

Un pauvre Belge qui a eu le malheur....

VARGAS.

De pleurer tout haut le comte d'Egmont?

LE PRISONNIER.

Hélas! oui.

VARGAS.

Et la sottise de prendre les Espagnols pour confidents de ses larmes?

LE PRISONNIER.

La police de M. de Vargas est si perfide.

VARGAS se levant.

Pardieu, je crois reconnaître...

Il va fermer la porte du fond; puis il examine le prisonnier à la lueur du flambeau qui est sur la table.

Ah! l'armée de l'indépendance n'est pas loin, puisque son général est dans Bruxelles.

LE PRISONNIER, impassible.

Que dites-vous?

VARGAS.

Plus de déguisements avec moi, prince d'Orange; mes avis vous sont parvenus, et vous en avez profité.

LE PRISONNIER.

Je suis un simple paysan de Flandre, monsieur; laissez-moi ce que je suis, et ne me mettez pas une tête de prince sur les épaules pour vous donner le plaisir de la trancher après.

VARGAS.

Un peu de confiance, comte de Nassau; c'est un ami qui vous parle, un ami qui vous entend. C'est moi qui vous ai soustrait à l'échafaud d'Egmont, moi qui vous ai fait prévenir que tout était mûr à Bruxelles, et n'attendais que votre présence.

LE PRISONNIER.

M. le président du tribunal des Douze est un habile inquisiteur.

VARGAS.

Tout le monde doutera donc de moi, jusqu'à lui, et dans ce moment encore. Vous m'avez bien cru hier, la nuit, dans les jardins de la baronne de Berghes.

LE PRISONNIER.

Comment puis-je oublier que M. de Vargas est chef d'une police qui voit tout et sait tout?

VARGAS.

Guillaume le Taciturne, ah! c'est trop de prudence aussi. Que vous me désavouiez devant témoins, je le concevrais; je suis de ces gens qui font les succès, mais qui n'en profitent pas. A moi la peine, à vous la récompense : à vous la gloire, à moi la honte. Mais nous sommes seuls; un mot de reconnaissance de votre bouche, comte de Nassau, ce serait justice... Mais rien, rien... Oh! je ne m'attendais pas à cette dernière malédiction!

LE PRISONNIER.

Est-ce que la cause de la nation belge aurait quelque chance de succès, que M. de Vargas songerait à l'embrasser?

VARGAS.

Joindre l'insulte au mépris, c'est trop fort! Quand j'ai embrassé la cause de la patrie, vous paradiez encore, vous et d'Egmont, aux fêtes de l'étranger. Voilà plus de trente ans que je travaille, que je vis, que je meurs pour cette noble cause. Oui, prince, et elle est près de triompher, par moi et sans vous, puisque vous ne voulez pas vous

avouer ce que vous êtes. Aussi bien, l'insurrection peut se passer de vous; elle a un chef digne d'elle — D. Luis.

LE PRISONNIER.

Le fils du duc d'Albe!

VARGAS.

Le fils d'un homme que vous connaîtrez bientôt. — Du bruit!... Le Duc, sans doute. Eh bien!... à D. Luis de conduire le triomphe de mon œuvre, à vous d'entendre la justification de ma vie. Dieu soit loué qui me donne un tel témoin pour ce qui va se passer dans cette chambre!

Écoutant à la porte du Duc.

Voici mon adversaire qui arrive.

LE PRISONNIER.

Le duc d'Albe.

VARGAS, ouvrant la petite porte dans la tenture à droite.

Entrez ici! vous pourrez entendre ce que le duc d'Albe et son secrétaire vont se confesser devant vous et devant Dieu.

LE PRISONNIER.

Mais...

VARGAS.

Hâtez-vous, monsieur; vous êtes mon prisonnier.

Il referme la porte.

SCÈNE VII.

LE DUC, VARGAS.

LE DUC, en déshabillé, entre sans voir Vargas; il s'avance et s'appuie sur un grand fauteuil qui est près de la table.

Je ne pourrai donc pas trouver une heure de sommeil...

Il quitte le dos du fauteuil et vient s'asseoir sur une chaise placée à droite de la table.

et l'on dit que peu d'instants avant son supplice, Egmont dormait si bien qu'il a fallu l'éveiller.

VARGAS, qui a remonté la scène.

C'est vrai.

LE DUC *.

Je ne suis pas seul... de Vargas!

VARGAS, descendant la scène.

Qui cherche le sommeil comme vous, monseigneur, en se parlant à lui-même.

LE DUC.

Vous en êtes encore à vous disputer avec votre conscience. Je vous croyais acteur plus consommé?

VARGAS.

C'est que, comme vous, seigneur duc, voici la dernière nuit que je passe...

LE DUC.

En Belgique.

VARGAS.

Et le dernier rôle que je joue.

LE DUC.

Grâce à votre royal protecteur qui nous rappelle.

VARGAS.

Grâce à vous qui nous en faites chasser.

LE DUC.

Moi!

VARGAS, s'appuyant au dos du fauteuil.

Car, entre nous, vous seriez encore vice-roi des Flandres sans les fautes que vous avez commises comme gouverneur et comme général.

LE DUC.

M. de Vargas, vous oubliez à qui vous parlez.

VARGAS.

A un homme qui punit de mort la vérité dans la bouche de ceux qui, comme Egmont, ont le courage de la lui dire.

* Vargas, le Duc.

LE DUC.

Prenez garde, alors!

VARGAS.

N'importe! il me prend envie de vous la dire aussi, une fois du moins, cette nuit, par exemple. — D'abord, ce fut une grande faute que votre mission en Belgique. Celle-là revient tout entière à Philippe II et à moi qui l'ai conseillée. — Successeur de Marguerite de Parme, vous avez exaspéré les partis qu'elle avait laissés naître. Vous avez pillé l'or des bourgeois, violé les priviléges des nobles, blessé la conscience des catholiques, irrité les passions des dissidents. Établir le tribunal des Douze et l'inquisition sur cette terre de foi chrétienne et d'antique liberté, c'était arroser, avec le sang des martyrs, les idées d'indépendance et de révolte. Les Flamands sont patients, monseigneur; mais, en promenant par leurs villes et par leurs campagnes vos soldats pour prendre leurs femmes, et vos échafauds pour prendre leurs têtes, vous leur avez mis la rage au cœur et le fer aux mains; vous avez élevé des citadelles, brûlé des villes, saccagé des provinces, ce qui a rendu la guerre légitime et nationale; vous avez poursuivi les factieux à outrance, vous les avez traqués comme des bêtes fauves, ce qui les a réduits au désespoir, et à la nécessité de mourir ou de vaincre... Voilà ce que vous avez fait, monseigneur.

Il s'assied dans le fauteuil en face du duc.

LE DUC.

Président du conseil des troubles, confident de

Philippe II, de qui tenez-vous le droit de censurer ma conduite?

VARGAS.

Gouverneur, je viens de vous signaler vos fautes; homme, faut-il que je vous rappelle vos crimes?

LE DUC.

Parlez pour vous, monsieur; la gloire a baptisé ma vie.

VARGAS.

Le meurtre a souillé votre gloire.

LE DUC.

Qui regarde à mon front y voit une couronne.

VARGAS.

Qui regarde à vos mains y voit du sang.

LE DUC.

Toute tête s'incline devant moi.

VARGAS.

Comme devant le bourreau.

Il se lève.

Oui, votre nom est grand entre tous les grands noms du siècle. Frère d'armes de Charles-Quint, vainqueur de François Ier et de Bayard, rival du duc de Guise et du prince d'Orange, votre gloire est plus vaste que les états de Philippe, où le soleil ne se couche jamais. Mais votre cruauté est inséparable de votre gloire; et, comme la rouille ronge le fer, le sang dévorera votre nom.

LE DUC, se levant.

D. Juan de Vargas, avant de quitter les Flandres, il me reste encore une justice à faire, et je la ferai, pardieu!

VARGAS, à la porte de droite vers laquelle se dirigeait le Duc.

En attendant, vous m'écouterez jusqu'au bout.

LE DUC *.

Quelle audace !

Vargas casse la pointe de son poignard dans la serrure, et en jette le manche. Le duc, stupéfait, va s'asseoir sur le bord d'un fauteuil placé à gauche.

VARGAS, redescendant la scène.

Savez-vous, seigneur duc, que si je mourais cette nuit, votre tour ne tarderait pas à venir?

Silence du Duc.

Vous avez l'air plus vieux et plus brisé que moi.

Le Duc se contient à peine. Vargas revient près de la table sur laquelle il s'appuie.

Au fait, vous êtes mon aîné, vous aviez cinq ans de plus que moi au sac de Gand.

LE DUC.

De Gand?

VARGAS.

Où, pour la première fois, nous nous sommes vus face à face.

LE DUC.

Vous y étiez?

VARGAS.

Nous nous y sommes battus, vous pour le roi, moi pour ma ville.

LE DUC.

Votre ville !

VARGAS.

Car je suis bourgeois de Gand, moi !

LE DUC.

De Bruges, voulez-vous dire?

VARGAS.

De Gand, s'il vous plaît, monseigneur.

LE DUC.

Albernot van Stad !

* Le Duc, Vargas.

VARGAS.

Robert d'Artewelde !

LE DUC, se levant.

Robert d'Artewelde ?

VARGAS.

Oui, Robert d'Artewelde.

LE DUC, marchant vers lui.

Le chef de l'insurrection flamande, que l'on a cru mort ?

VARGAS.

Et qui a survécu à sa défaite, pour la venger.

LE DUC, faisant un pas à chaque réplique.

Qui a changé de nom, et s'est glissé dans les conseils des rois...

VARGAS.

Pour les pousser au mal, et du mal dans la ruine.

LE DUC.

Qui a sauvé le prince d'Orange de l'échafaud d'Egmont...

VARGAS.

Pour donner un chef visible à l'insurrection dont il était l'âme.

LE DUC, arrivé à la table près de Vargas.

Qui a livré à mes adversaires mes plans de campagne ?...

VARGAS.

Pour faire d'un général invincible un soldat fugitif et sans armes.

LE DUC, retombant assis dans le fauteuil de droite.

O trahison !

VARGAS.

Me comprends-tu à cette heure ? A ton tour d'être humble et tremblant devant moi. Je dépose mon fardeau ; je jette mon masque. Après vingt

ans de silence, d'abaissement, de sacrifice, muet je parle enfin, esclave je redeviens libre.

LE DUC, se levant.

Et proscrit, tu vas payer de la vie ton indiscret orgueil. A moi quelqu'un! hola! gardes! Faux comte de Vargas, la faveur royale ne te couvre plus de son aile. Tu as oublié, Robert d'Artewelde, que ta tête vaut son pesant d'or. — Holà! quelqu'un! Jéronimo! est-ce que tout dort dans ce palais?

A la porte du fond.

Fermée aussi; c'est donc une prison?

VARGAS.

Mieux que cela; un tombeau.

Conduisant le Duc à la fenêtre.

Écoute et regarde.

LE DUC, à la fenêtre.

Des gens armés se glissent dans l'ombre et cernent cet hôtel.

VARGAS.

Ce sont les frères de Robert d'Artewelde; les bons bourgeois de la Belgique, Flamands de pure race, qui viennent faire leurs adieux au duc d'Albe et à son secrétaire.

LE DUC.

Ils enfoncent les portes.

VARGAS.

Ce sont leurs haches qui s'essaient contre les murs de ce palais, avant de heurter nos poitrines.

LE DUC se retournant et s'appuyant contre la croisée.

M'apprendrez-vous ce que veut dire ceci?

VARGAS.

Comment! vous ne devinez pas? Or çà, ministre de Philippe II, quand vous réveillerez-vous

donc? Gouverneur de la Belgique, comprendrez-vous enfin le peuple que vous vouliez asservir? Quoi! vous avez vécu, veillé, dormi dans cette pensée que le lion belge n'avait plus ni dents, ni ongles, et que les dix-sept provinces se laisseraient égorger comme des brebis. — Eh! bien, sur notre passage, le lion secoue sa crinière. Juges d'Egmont, voici que le peuple nous juge à notre tour.

Cris et lumières au dehors.

LE DUC.

C'est donc une conspiration?

VARGAS.

Une révolution?

LE DUC.

Dont M. de Vargas est le chef!

VARGAS.

Un plus digne, monseigneur, mon fils, ou le vôtre!... Choisissez.

LE DUC.

D. Luis!

SCÈNE VIII.

D. LUIS, LE DUC, VARGAS.

D. LUIS, à la porte dérobée de gauche.

Encore ici, les malheureux!

LE DUC ET VARGAS, ensemble.

Ah!

D. LUIS, entrant.

Fuyez... ou vous êtes perdus.

VARGAS.

Duc d'Albe, entends-tu? C'est la mort qui monte; elle frappe à cette porte.

Des coups se font entendre à la porte de la chambre du duc.

D. LUIS, courant à cette porte.

Je vais l'arrêter, si je puis; — vous, sauvez-vous par là.

Il indique la petite porte de gauche.

LE DUC *.

Moi fuir !... Voyons plutôt si cette foule insolente ne reculera pas devant le duc d'Albe.

D. LUIS.

C'est le peuple en armes, monseigneur ; tout le palais est envahi, moins cette issue...

Désignant la porte de gauche.

au bout de laquelle un peloton de gardes wallones...

LE DUC.

Ah !

D. LUIS.

Pour protéger votre retraite.

LE DUC, allant à la petite porte.

Pour l'ensanglanter du moins.

VARGAS, se jetant entre lui et la porte.

Tu ne sortiras pas.

LE DUC.

Misérable !

D. LUIS.

Il est trop tard.

La porte de droite tombe en dehors ; la foule s'arrête au seuil, contenue par D. Luis ; Vargas à gauche devant la petite porte, le Duc plus haut près de la fenêtre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GIDOLFE, LA FOULE.

GIDOLFE, en avant de la foule, au seuil de la porte.

Mort au Duc ! mort à Vargas !

D. LUIS.

Vous n'entrerez ici qu'en passant sur mon corps.

GIDOLFE.

Place, monsieur, ou malheur à vous !

VARGAS, se troublant et quittant la porte.

Mon fils... ils vont le tuer... Oh ! oh !

* Vargas, le Duc, D. Luis.

D. LUIS, repoussant la foule avec son épée.

Arrière! arrière!

GIDOLFE, à la foule qui recule.

C'est un traître!... Avancez donc.

Pendant que ce mouvement se passe à la porte de droite, la petite porte de gauche s'est ouverte, Jéronimo y paraît avec des armes.

LE DUC, courant à Jéronimo.

Des armes!

JÉRONIMO, l'entraînant.

Venez!

GIDOLFE, à la foule.

A mort le fils du duc d'Albe!

LA FOULE se ruant sur D. Luis.

A mort!

VARGAS, se jetant au-devant des coups.

C'est mon fils! Tuez-moi, mais épargnez mon fils.

GIDOLFE, reconnaissant Vargas qu'il a frappé.

Vargas... seul!

SCÈNE X.

VARGAS, D. LUIS, ISEULT, puis LE PRINCE D'ORANGE, Peuple et Soldats, avec des torches et des armes.

Vargas, frappé, recule soutenu par D. Luis, et vient tomber au milieu sur le devant du théâtre.

ISEULT, fendant la foule.

Mon père!... épargnez mon père...

Arrivant à la droite de Vargas et le voyant frappé.

Hélas!

VARGAS.

Une blessure...

D. LUIS.

Qui m'était destinée.

ISEULT.

Les malheureux!... qu'ont-ils fait?

GIDOLFE.

Le peuple a puni l'apostat du peuple — M. de Vargas, un traître.

VARGAS, se soulevant et remettant une clef à D. Luis.

Moi, traître !... D. Luis... là... là...

Il lui désigne la petite porte de droite que D. Luis va ouvrir.

D. LUIS et LA FOULE à la vue du prince qui entre par cette porte.

Le prince d'Orange !

LE PRINCE, arrivant à Vargas.

Frappé à mort !

VARGAS *.

Guillaume de Nassau est-il convaincu ?

LE PRINCE, à l'assistance.

Compagnons, c'est un grand citoyen que perd la Belgique.

Il se découvre.

Salut au héros de Gand ! à Robert d'Artewelde.

LA FOULE, s'inclinant.

Robert d'Artewelde !

D. LUIS.

Mon père !

VARGAS, embrassant D. Luis.

Enfin !... merci, mon Dieu !

Il tend la main à Iseult et retombe comme mort.

LA FOULE, se relevant.

Vive l'indépendance !

VARGAS, se soulevant à peine.

Courage, enfants !... persévérez... persévérez... Dieu est juste... et votre cause est sainte.

Il meurt.

* Iseult, Vargas, D. Luis, le Prince, Gidolfe, et derrière, soldats et peuple faisant cercle.

FIN.

NOTES.

I.

Quelques personnes ayant trouvé que la dépêche de deuil, à la fin du troisième acte, n'était pas d'un bon effet, cette fin a été corrigée ainsi :

SCÈNE VII.

VARGAS, LE DUC, D. LUIS, UN MESSAGER DE DEUIL.

D. LUIS, entrant par le fond, suivi du messager qui reste près de la porte.

Excellence...

LE DUC.

Bien ! c'est D. Luis.

VARGAS, faisant un mouvement comme pour se lever.

Ah ! Dieu !

LE DUC.

Vous êtes à votre place, monsieur; restez.

D. LUIS.

M. de Vargas aux pieds du Duc ! et cet homme a osé prétendre...

VARGAS, à part.

Patrie ! patrie !

Il se lève et s'assied près de la table.

D. LUIS.

Je reviens pour vous annoncer...

Il montre le courrier resté au fond.

un courrier de deuil, aux armes de la maison de Tolède.

LE DUC.

La Duchesse... serait-elle... morte?

D. LUIS.

Hélas ! oui, monseigneur; et vous m'avez caché son ago-

nie, et vous m'avez éloigné de son lit de mort... Duc d'Albe, que dois-je penser de tout ceci?

LE DUC.

M. de Vargas, relisez ce que vous venez d'écrire, etc., etc.

Cette fin me semble moins explicite que l'autre, et, malgré le défaut qu'on peut reprocher à la scène telle qu'elle existe dans le texte, je la préfère à celle que l'on vient de lire.

II.

Le dénouement tel qu'il existe dans le texte me semble le seul logique, et le plus dramatique possible dans les conditions de l'œuvre : mais aux répétitions générales, on en trouva l'exécution difficile ; en conséquence, le dénouement fut réglé comme il suit :

SCÈNE VIII.

JÉRONIMO, LE DUC, VARGAS.

JÉRONIMO, encore dans la coulisse.

Monseigneur... monseigneur...

Il entre par la petite porte de gauche.

Nous sommes perdus; le palais est envahi.

LE DUC.

Voyons si cette foule insolente osera braver le duc d'Albe.

JÉRONIMO.

C'est le peuple en armes, monseigneur; et son chef est ici, captif, le prince d'Orange.

LE DUC.

Le prince d'Orange!

JÉRONIMO.

Reconnu par Jetter, et livré par moi à M. de Vargas.

LE DUC.

Ah! je comprends...

A Vargas.

Votre prisonnier, monsieur, où est-il?

VARGAS.

Il n'y a ici de prisonnier que vous, monseigneur.

JÉRONIMO, à la porte du fond.

Hâtez-vous, hâtez-vous.

LE DUC, à la fenêtre.

Pour apaiser cette populace, il faut lui jeter une tête, celle du prince ou la vôtre.

VARGAS.

Il lui en faut deux, la vôtre et la mienne, et elle les aura.

LE DUC.

Robert d'Artewelde, livre-moi le prince, et je te promets la grâce du roi.

VARGAS.

Il n'y a de roi ici que le peuple, entendez-vous?

JÉRONIMO, à la petite porte de droite.

Monseigneur, le prince est là.

LE DUC.

Chez M. de Vargas!

JÉRONIMO.

Appelant les rebelles à son secours.

LE DUC.

Jéronimo, forcez cette porte.

VARGAS, courant vers Jéronimo.

Malheureux!

LE DUC, prêtant l'oreille et montrant la porte de gauche.

On monte par cet escalier.

VARGAS.

Non, par celui-ci...

Il désigne la porte du fond.

C'est le peuple, et je vais lui ouvrir.

Pendant que Vargas va ouvrir la porte du fond, celle de gauche s'ouvre, et deux gardes wallones y paraissent.

LE DUC.

Ah! mes gardes wallones!...

JÉRONIMO, lui remettant son épée.

Pour assurer votre retraite.

LE DUC, saisissant l'épée et sortant par la porte de gauche.

Pour l'ensanglanter, du moins.

VARGAS, ouvrant la porte du fond.

A moi! ici... à moi!

SCÈNE IX.

VARGAS, GIDOLFE, PEUPLE, puis ISEULT ET D. LUIS, puis LE PRINCE D'ORANGE.

La foule se précipite par la porte du fond; Vargas, en se retournant, se voit seul, et tombe frappé par Gidolfe.

GIDOLFE.

Vargas! mort à Vargas!

Au moment où Vargas tombe frappé, Iseult et D. Luis entrent par la porte de la chambre du Duc, à droite.

ISEULT, fendant la foule.

Mon père... épargnez mon père.

D. LUIS, à côté de Vargas.

Nous arrivons trop tard.

ISEULT, de l'autre côté.

Les malheureux! qu'ont-ils fait?...

Le reste comme dans le texte.

Je le répète, l'autre version me paraît plus logique et plus heureuse, quoique d'une exécution moins facile.

P. S. La pièce a été montée avec tout le soin possible par MM. Valmore, sous-directeur, et Saint-Paul, régisseur de l'Odéon. — Elle est jouée, dans ses moindres détails, avec un ensemble et une convenance parfaite. — Mademoiselle A. Noblet a bien voulu prêter au rôle d'Iseult tous les charmes de sa personne et de son jeu si pur et si distingué. — Lowendéghem, le patriote vertueux, toujours en paix avec sa conscience, toujours noble dans son martyre, M. Guyon l'a rendu de la manière la plus élevée et la plus touchante. Les justes applaudissements qu'il a recueillis dans les trois scènes où il paraît ont prouvé qu'il n'est pas de faible rôle pour un

bon acteur. — Tout ce qu'il y a de chaleur, de jeunesse, d'entraînement, de générosité dans l'âme de D. Luis, a trouvé un heureux interprète dans M. Maillart, jeune acteur plein de talent et d'avenir. — Le rôle si important et si difficile du duc d'Albe, M. Delafosse l'a compris, composé et rendu avec une dignité, une habileté, un art qui lui font le plus grand honneur. — Quant à M. Lockroy, il a rappelé, en les surpassant, ses plus beaux triomphes. Toutes les faces du caractère de Vargas, le père et le patriote, le secrétaire et le rebelle, il les reproduit avec vérité, il les révèle avec bonheur. La création de ce rôle assure sa place à côté des premiers acteurs de la capitale. — Après l'avoir félicité comme artiste, il me reste à le remercier, comme ami, de tous les bons conseils qu'il a donnés à l'inexpérience d'un jeune confrère pour la mise en scène de son premier ouvrage. Qu'il me permette de lui en exprimer publiquement toute ma reconnaissance.

FIN DES NOTES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.